

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Le roi d'Angleterre s'entretient, à Aldershot, avec des blessés



Au cours d'une récente visite qu'il fit au fameux camp anglais d'Aldershot — sis près de Londres — le roi George V (+) se fit conduire dans une partie du camp réservée aux officiers et sous-officiers blessés et convalescents. Et il eut, avec les pensionnaires de cette infirmerie, une longue conversation où il se fit expliquer, par les témoins de l'action, certains des combats récents.

Encore le petit verre

Il fait toujours bon poser des questions par l'intermédiaire d'un journal, surtout — ai-je besoin de le dire ? — quand ce journal est *Excelsior*. Interrogez, et il vous sera répondu. En effet, quand on interroge, par la voie de la presse, M. Tout-le-Monde, il ne manque jamais de vous répondre. Il vous répond même souvent quand vous ne l'avez pas interrogé ; en ce cas, il oublie de signer sa lettre. M. Qui-de-droit, en revanche, ne répond presque jamais : cela n'est pas de sa dignité. Eh bien ! M. Qui-de-droit m'a répondu. J'en suis très fier, et je m'empresse de communiquer à mes lecteurs sa réponse, qui peut être utile. Jugez-en. J'écrivais, il y a huit jours :

« Puisqu'on supprime, par économie, tout ce qui est bon, pourquoi ne supprime-t-on pas le petit verre ? La valeur d'un petit verre est-elle donc tout à fait négligeable ? Je veux savoir exactement ce que représente le petit verre. »

On me répond, et j'ai lieu de croire que c'est en connaissance de cause, puisque c'est sur un papier à en-tête officiel :

« Deux litres d'alcool représentent à peu près un kilogramme de poudre B. Donc, chaque petit verre, qui alcoolise un Français, pourrait fournir de la poudre pour tuer un Boche. »

Je ne pouvais souhaiter plus de précision, et, poursuivant moi-même le calcul, je compte qu'un Boche qui n'est pas tué reste capable de tuer un Français ou plusieurs ; par conséquent, chaque petit verre ne fait pas une seule victime française, mais deux, cinq, dix, un nombre indéterminé, tuées, une seule par l'alcool, toutes les autres faute de la poudre qui aurait pu être fabriquée au moyen de l'alcool, si l'alcool n'avait pas été bu.

Je sais bien que les marchands de poison rendent de grands services, de si grands services qu'il n'est même pas permis d'en parler. Voulez-vous que j'essaie ? Vous verriez bien !

Ils rendent de grands services, mais peut-on mettre ces services en balance avec le petit inconvenient d'alcooliser un Français par verre, d'épargner un Boche à dose égale, et de causer indirectement la mort de plusieurs soldats français ? Cependant, je n'ai reçu de réponse qu'à une question subsidiaire, que je posais par simple curiosité : « Que représente un petit verre ? » Je n'en ai reçu aucune à ma question principale : « Pourquoi le petit verre n'est-il pas proscrit ? » Il n'y a pas plus d'une semaine que j'ai posé cette question ; mais, si vous voulez connaître le fond de ma pensée, je ne recevrai pas plus de réponse la semaine qui vient, ni la suivante, ni jamais.

Je me suis abstenu de demander : « Que représente le petit gâteau ? » Car je sais, sans qu'on me le dise, qu'il n'entre rien dans la composition de la pâtisserie qui puisse être employé plus utilement à la Défense nationale. Je sais, de plus, que le petit gâteau n'a jamais fait de mal à personne, sauf si l'on en mange trop : on n'a qu'à rester sur son appétit. Le petit gâteau est lui-même innocent des indigestions que cause la gourmandise. Le petit verre n'a jamais fait que du mal. Si la mode était encore aux fables démarquées, on en pourrait faire une intitulée *le Petit Verre et le Petit Gâteau*, dont la morale serait : la raison du plus fort est toujours la meilleure. Le petit verre est assurément le plus fort. Mais pourquoi donc est-il si fort ?

Comme les villageois du dernier siècle présentaient une requête pour qu'on leur permit de danser, les pauvres pâtisseries prient qu'on ne leur défende pas de fabriquer de temps en temps, trois jours par semaine, quelques petits gâteaux. Les villageois avaient un fort atout dans leur jeu : Paul-Louis Courier leur avait prêté sa plume. Je n'ose offrir la mienne aux pâtisseries, mais je voudrais qu'on leur désignât un bon avocat d'office. Ils sont bien dignes de pitié.

Ces braves gens désirent n'être pas réduits à mourir de faim. Ils feraient volontiers à la patrie n'importe quel sacrifice, même celui de leur vie ; mais, s'ils doivent mourir, ils préfèrent mourir autrement. Ils consentent qu'on leur rationne leur travail. Ils offrent spontanément de fermer boutique quatre fois par semaine. Je ne vois pas que les marchands de poison offrent de fermer leur boutique, même une heure.

Lorsque le soir tombe, tous les commerçants baissent leur devanture ou allument quatre malheureuses bougies. Le débit reste éclairé à l'électricité ou au gaz, éclairé insolemment. On ne pensera pas, j'imagine, que cet adjectif soit de trop. C'est un défi et un scandale. C'est une insolence.

Vous ne pouvez pas acheter un paquet de cigarettes après six heures sonnées si votre marchand de tabac n'est pas en même temps marchand de vins, et vous êtes obligé, bon gré

mal gré, de faire gagner quelques sous à celui qui cumule les deux commerces. Vous ne pouvez pas acheter les objets les plus nécessaires, sauf des comestibles, qu'entre parenthèses, les ménagères n'ont pas coutume de se procurer après six heures du soir : elles font plutôt leur marché le matin. Les gens de plaisir disaient, en bâillant, au temps de la paix : « On ne sait où passer ses soirées. » Je défie l'homme de travail, qui quitte sa tâche à six heures et ne dîne pas avant sept heures, de savoir à présent où passer cette heure morne. Il n'a qu'une ressource, une seule : c'est d'aller au café. On serait curieux de savoir quelle quantité supplémentaire d'apéritifs a été consommée depuis le 15 novembre.

Un de mes amis me di-ait :

« J'ai, près de chez moi, un débit qui éclaire toute ma rue. Les réverbères sont éteints ou encapuchonnés. On n'y voit goutte. Sans le débit, je ne verrais pas même le rebord du trottoir, et je me romprais certainement le cou. Il me sert de phare. Mais j'aimerais mieux me rompre le cou et que le phare éteignît ses feux. »

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

On a saisi, sur certains prisonniers boches, des lettres de leurs femmes qui leur disaient : « Faites-vous prendre le plus tôt possible par les Français. Que la guerre finisse n'importe comment, mais qu'elle finisse ! » On peut être bien sûr qu'un semblable conseil ne serait pas donné par une femme française.

Et par une Anglaise non plus ! C'est un fait très caractéristique que la population féminine de l'Angleterre non seulement veut la guerre, la guerre jusqu'au bout, mais aujourd'hui a voué aux Allemands une haine inextinguible qu'elle cherche, par tous les moyens en son pouvoir, à communiquer aux Tommies.

Le bon Tommy, en effet, a mis très longtemps à considérer le Boche comme un adversaire auquel il fallait en vouloir, après qu'on s'était solidement battu avec lui. Car Tommy est sportif dans l'âme : et la morale du sport, c'est que, la partie terminée, les deux adversaires de la veille ne doivent garder rancune.

Mais voilà ! Les zeppelins ont jeté des bombes sur l'Angleterre. Militairement, le résultat de ces raids a été complètement nul. Imaginez qu'on ait laissé tomber sur une énorme fourmilière quelques petites pierres qui ont effondré pour quelques minutes deux ou trois galeries superficielles et tué quelques fourmis : la fourmilière ne s'en porte pas plus mal. Seulement, les bombes des zeppelins ont tué des civils, et des femmes ! Et cela, les femmes d'Angleterre ne le pardonneront jamais !

Cela n'était jamais entré dans leur pensée qu'un peuple pût faire la guerre aux femmes, déchirer en affreux lambeaux des femmes innocentes et désarmées. Cela ne leur apparaît pas seulement monstrueux, mais choquant, dans le sens énergique qu'a ce terme en Angleterre : une chose qui ne doit pas se faire. Et les femmes anglaises écrivent toutes à leurs hommes sur le front : « Faites à l'ennemi le plus de mal possible. Il est hors du jeu. Il est hors la loi. »

Pierre Mille.

Nous nous plaignions récemment que le gouvernement allât chercher du bois très loin... au Canada, par exemple. On se décide à exploiter quelques forêts françaises.

C'est ainsi que 2.000 Canadiens, ouvriers forestiers dans leur pays, vont débarquer en France ; ils viennent d'Angleterre, où ils ont exercé leur industrie. Nul ne sait mieux qu'eux, paraît-il, opérer des coupes méthodiques, tout en sauvegardant l'avenir des forêts.

Ils vont s'attaquer aux plus hautes futaies de l'Estérel. Le mont Vinaigre, dans quelques semaines, ne dressera plus à l'horizon qu'un front chauve. La fameuse auberge des Adrets sera parmi des montagnes nues.

Plaignons les cigales de l'Estérel, dont les précieux domaines sont menacés !

D'où vient le nom de Bucarest ? Les avis diffèrent. La légende, qui n'a pas toujours tort, prétend

qu'il dérive d'un mot albanais : *bukur*, qui signifie joie, et qu'il fut donné à la ville par le prince Mircea de Valachie, en souvenir d'une grande victoire remportée sur les Turcs au quatorzième siècle.

Les historiens modernes croient qu'il vient du nom d'une forteresse bâtie sur les rives de la Dambovitza et dont le rôle était de défendre les approches de Targovistea, la ville occupée il y a quelques jours par l'ennemi.

Comme la plupart des cités de l'Europe orientale, Bucarest eut sa part des calamités de toute nature. Les Turcs l'incendièrent en 1595. Elle a connu des tremblements de terre mémorables, et, à diverses reprises, elle fut décimée par la peste. La dernière épidémie date de 1813 ; elle fit des ravages terribles. En six semaines, 70.000 personnes trouvèrent la mort.

On nous signale que si les ports sont encombrés, les bassins de radoub le sont encore bien davantage !

On met, paraît-il, trois mois à réparer des avaries qui pourraient être « retapées » en quelques jours, si on laissait au bassin de radoub le nombre d'ouvriers nécessaire.

Ainsi, ce sont toujours les mêmes malades qui encombre ces ambulances pour bateaux, tandis que d'autres éclopsés, ou même de vrais blessés, attendent en vain leur tour d'admission.

Comment s'étonner après cela que notre tonnage vapeur, qui était, à la veille des hostilités, de 1.861.000 tonnes, soit tombé aujourd'hui à 321.000 tonnes ?

Mais nos bateaux n'ont point péri. Ils sont seulement « amochés ».

Des majors pour les bassins de radoub, s. v. p. !

CE DONT ON PARLE

La Grenade

Encore qu'elle soit plutôt grassouillette, on lui voit les côtes dans tous les sens ; elle ne s'en plaint pas, au contraire, elle sait que cette structure lui vaut sa force et lui permettra tous les écarts.

Malgré ses titres de noblesse, qui remontent au siège d'Arles, en 1536, elle a gardé une certaine timidité, et, bien qu'elle ait sacrifié au progrès, elle demeure, cependant, celle qu'il faut lancer, afin qu'elle parvienne. Aussi ne peut-elle rien sans son chevalier servant, le grenadier, qui, lui, pourrait, à la rigueur, très bien se passer d'elle. Elle en ressent une certaine jalousie, et, comme tout le monde, reconnaît qu'elle a « un grain », elle en profite, et elle serait très capable de se suicider en blessant très grièvement son grenadier.

Très réservée, modeste même, durant sa vie, elle accumule de l'énergie qu'elle ne dépensera qu'à la minute de sa mort ; dès qu'elle se sent lancée, elle se gonfle d'orgueil, à tel point qu'elle éclate, et c'est toujours en faisant un bruit du diable qu'elle consent à sortir de l'existence.

Consciente de son utilité au front, elle s'insurge quand on la fait revenir à l'arrière ; elle se considère comme embusquée, elle a honte, et, si quelque maladroït tient absolument à la produire dans un milieu civil, ivre de colère, elle se fait sauter soi-même — pareille à ces jeunes filles spartiates qui se tuaient sur le stade lorsqu'une main gossière les touchait au passage. — FERNAND SERNADA.

Les « Touch-Wood » font de plus en plus fureur et à tel point que certaines timides personnes, frappées de cet engouement général, se demandent si la mode persistera. Cela est certain, car il faudrait que la superstition en la vertu du bois cessât d'exister, et elle remonte déjà à la plus haute antiquité ; c'est cette certitude qui justifie et qui confirme chaque jour le succès grandissant qu'obtiennent les heureux créateurs des « Touch-Wood », bijoux ornés de pierres fines, les joailliers Van Cleef et Arpels, place Vendôme.

Le Maroc est en émoi !

Des vols considérables de sauterelles sont signalés dans le Sous, qui s'avancent vers le Nord.

Il va falloir prendre « les mesures » d'usage.

Or, on est trop occupé à combattre les Boches pour rester très nombreux à combattre les sauterelles, et peut-être manquera-t-il de bras pour taper sur les ustensiles de cuivre et éloigner les sauterelles par ce vacarme.

Aussi va-t-on employer au Maroc un moyen de combat plus d'actualité : on va essayer de lancer contre le nuage de sauterelles un nuage de gaz asphyxiants.

Espérons que les sauterelles n'auront pas pensé à se munir de masques !

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Ces pauvres femmes

Je crois que ma cousine Charlotte s'est trouvée un peu vexée, ces temps-ci.

Elle passait, mise à raver, dans la rue de la Paix. Elle portait un délicieux tailleur kaki. Deux voix de femme s'élevaient derrière elle :

— Ma chère, ce kaki est adorable. Quelle nuance fine, quel tissu riche, et si sobre en même temps !

— Et la coupe, vous avez vu la coupe, ma petite ? Voilà qui vient d'un artiste, bien certainement...

Etc... Et les compliments de pleuvoir, et l'admiration de redoubler... Ma cousine eût peut-être préféré les suffrages de deux voix d'homme, car il est plus rare, et partant plus flatteur, que des messieurs remarquent dans la rue le tissu, la nuance et la coupe d'un costume tailleur. Néanmoins, l'hommage féminin, à propos d'une robe, a bien son prix aussi. Charlotte se retourna donc légèrement, afin de voir quelles étaient les charmantes personnes capables de juger si favorablement la toilette d'autrui — et elle s'aperçut alors que deux dames, en effet, s'extasiaient derrière elle : toutefois ce n'était pas son costume tailleur qui provoquait cet enthousiasme, mais bien l'uniforme d'un irrésistible lieutenant anglais cheminant du même pas. Déception légère.

Une autre fois, Charlotte portait un manteau vague de teinte claire, dont elle se trouvait fort satisfaite. Des passants se retournent, et admirent encore : mais c'était, pour le coup, la cape bleu ciel d'un sveltes capitaine italien qui causait tout l'émoi.

Le lendemain, dans l'avenue du Bois, nouveaux murmures de bonheur :

— La jolie taille ! Quelle allure dégagée, légère !... Et comme ce bonnet coiffe bien !

Revêtue d'une jaquette à ceinture, qui affinait sa silhouette, et coiffée d'une toque de fourrure, ma cousine prenait déjà le compliment pour elle, quand elle vit soudain à son côté le merveilleux officier de cosaques vers qui la louange allait.

Tout cela est contrariant. Et en quelque lieu que se rende ma cousine Charlotte, quel que soit le vêtement, quelle que soit la parure dont elle se trouve ornée ce jour-là, toujours un soldat passe, et l'empêche sur elle dans l'attention publique. Le moindre aviateur couleur de jais et de rubis, le moindre « diable bleu » avec sa croix d'honneur, le moindre héros en horizon constellé de médailles, de chevrons et d'aiguillettes, la relègue au second plan. La première, elle applaudit à ces braves, parbleu ! Mais elle se sent un peu choquée de n'être regardée qu'après, elle, l'élégante, la jolie Charlotte !

Pour la consoler, je l'ai conduite au Jardin d'Acclimatation, devant les oiseaux éblouissants. Et, là, je lui ai dit :

— Voyez, Charlotte, voyez ces faisans. Négliges leurs noms savants. Mais voici le Grand Mogol, tout en rouge et tout en or ; voici le roi de Golconde, bariolé de blanc, d'émeraude et de saphir ; voici le prince Igor, strié de topazes, d'opales et d'acier ; voici l'empereur de Chine, enfin, avec ses bottes roses, sa lunette de soie et son grand manteau de neige... Or, voyez les faisans, ma pauvre enfant, voyez ces humbles servantes en robes de bure. Là-bas, voilà les coqs splendides : et regardez les poules ! Puis les paons seigneuriaux : à côté d'eux, on donnerait deux sous aux paonnes pour s'acheter des plumes chez le fripier. Allons plus loin, passons aux quadrupèdes...

Notre visite a duré quelque temps. Je ne sais d'ailleurs si elle a beaucoup consolé ma cousine.

Marcel Boulenger.

L'armée roumaine se replie derrière Bucarest

LES ALLEMANDS SONT ENTRÉS DANS LA VILLE

Succès russe en Moldavie. -- Les Bulgares refoulés dans la région de la Cerna

Devant Bucarest, l'ennemi a continué sa manœuvre convergente et a réussi à pénétrer hier dans la ville, que l'état-major roumain avait décidé de ne pas défendre. La retraite des troupes paraît assurée.

C'est au nord de Bucarest que la situation était, avant-hier, la plus menaçante, car si l'ennemi avait atteint rapidement Ploesci, il coupait la retraite à la fois aux forces qui défendaient la ligne de la Prahova et à la plus grande partie de celles qui sont engagées autour de Bucarest. Le premier de ces dangers est écarté désormais. De l'aveu même des Allemands, leur neuvième armée, qui comprend les corps des

position sur la seconde. La lutte est également très vive plus au sud, dans les vallées de l'Uz et de l'Oituz, et dans celle de la Baszka, où ce sont les Roumains qui ont maintenu leurs avant-postes de l'autre côté de la frontière.

Ainsi la bataille qui se livre devant Bucarest n'empêche ni les Russes ni les Roumains de réagir avec vigueur en Moldavie. Cette réaction n'aura plus d'influence sur le sort de la bataille, mais permet de compter que cette province au moins échappera à l'invasion.

En Macédoine, de nouveaux progrès ont été accomplis par nos troupes sur les deux secteurs attaqués : au nord de Grunista et de Budimirca, où les Bulgares ont été refoulés vers Staravina et Gradesnica avec des pertes sérieuses, et au nord de Paralovo. La lutte d'artillerie devient très violente au nord de Monastir.

Jean Villars.



généraux von Morgen et Krafft, est encore contenue en avant de la voie ferrée de Bucarest à Ploesci et Campina, qui suit la vallée de la Prahova. Les troupes roumaines qui se maintenaient dans cette vallée ont donc pu se retirer sans encombre, en abandonnant Sinaia. S'il est vrai toutefois que l'ennemi a progressé, à l'est de Titu, jusqu'aux abords de Ciocanesci, comme semble l'indiquer le communiqué russe, il n'est plus qu'à cinq kilomètres de la voie ferrée, et il y a lieu de craindre qu'elle ne soit coupée ou inutilisable à l'heure actuelle. Mais la route de Bucarest à Ploesci reste libre, à huit kilomètres en arrière.

Quant aux troupes roumaines que les Allemands prétendent avoir mises en déroute sur l'Olt, ce sont celles qui occupaient la région d'Orsova, et qui, bien que coupées du gros de l'armée, se replient en combattant et refusent obstinément de se rendre. Ce n'est là qu'un épisode de la grande bataille, mais dont l'héroïsme sera retenu par l'histoire.

Un événement plus important par les conséquences qu'il peut avoir est le développement de l'offensive russe en Moldavie. Les combats engagés depuis trois jours dans la haute vallée du Trotuz, vers la passe de Gyms, se sont terminés par le succès complet de nos alliés. Allemands et Autrichiens sont d'accord pour avouer que leurs troupes se sont retirées de la première

Le gouvernement roumain à Jassy

Par décret royal, la réunion du Parlement est ajournée au 8 décembre et fixée à Jassy, par suite des difficultés de communications et afin de permettre au corps législatif d'accomplir sa mission en toute tranquillité.

Pour les mêmes motifs, et surtout pour éviter l'encombrement des chemins de fer, la décentralisation des services des ministères a été résolue.

La Préfecture de police de Bucarest a invité la population à conserver son calme. Les autorités sont à leur poste et rien ne justifie un manque de confiance dans l'action de la défense nationale.

Jassy, ancienne capitale de la Moldavie et ville universitaire, a repris son ancienne animation, par suite de l'arrivée de 20,000 réfugiés venant de divers points. L'ouverture de la session parlementaire augmentera encore cette animation.

LA CRISE MINISTÉRIELLE ANGLAISE

C'est M. Lloyd George qui constituera le ministère

La crise ministérielle anglaise a traversé, dans la journée d'hier, deux phases d'égale importance.

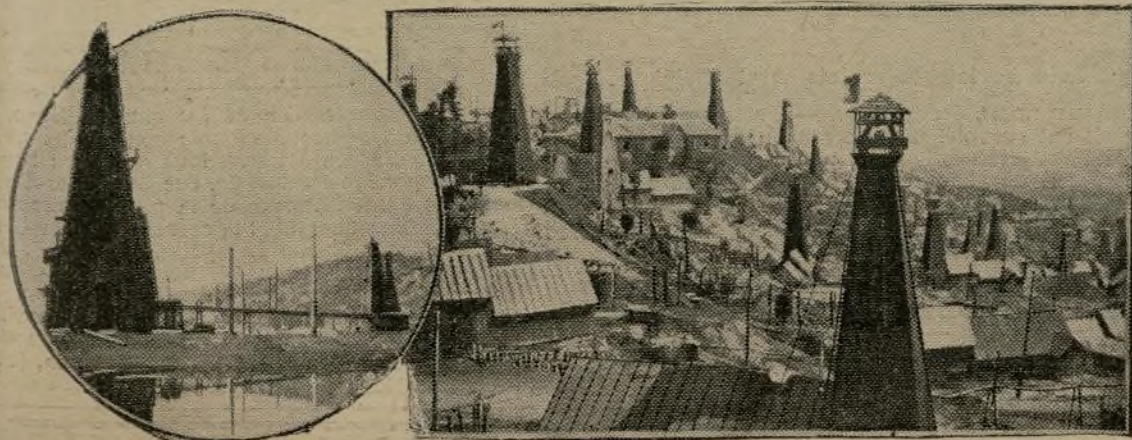
Dans la première, sur la désignation de M. Asquith lui-même, M. Bonar Law avait été chargé de constituer le ministère. Il faut avouer que cette nouvelle avait surpris les personnes qui connaissent et les usages politiques de l'Angleterre et la composition actuelle de la Chambre des communes. M. Bonar Law est le chef du parti conservateur-unioniste, et c'est en cette qualité qu'il faisait partie du ministère Asquith remanié, depuis la guerre, d'après une pensée de concentration nationale. Mais le parti unioniste n'a pas la majorité au Parlement. Si larges que fussent les bases du ministère Bonar Law, ce cabinet aurait eu une direction, une tête, une apparence conservatrices. Il se serait donc heurté à la majorité parlementaire, constituée par la coalition des libéraux et des nationalistes irlandais.

C'est pourquoi la combinaison Bonar Law n'a pas été envisagée pendant plus de quelques heures. Et M. Bonar Law s'est effacé naturellement pour céder la place à M. Lloyd George.

On se demandera peut-être pourquoi M. Lloyd George n'avait pas été désigné de prime abord au roi par M. Asquith. La raison est facile à comprendre, puisque, au fond, c'est surtout le désaccord entre les manières de voir de ces deux hommes qui a déterminé la crise et puisque c'est l'opposition vigoureuse de M. Lloyd George qui a causé la retraite de M. Asquith.

M. Lloyd George est appuyé par l'opinion publique. Il y a donc de grandes chances pour qu'il réussisse à former un ministère de conciliation, qui échappera aux critiques et aux attaques parlementaires auxquelles eût été exposé un ministère dirigé par M. Bonar Law, et qui donnera satisfaction aux besoins de l'heure. Le radicalisme de M. Lloyd George s'unissant aux éléments conservateurs que représenteront

LA ROUMANIE RÉSERVOIR DE PÉTROLE



Deux aspects des exploitations pétrolifères de Campina, près Ploesci.

M. Bonar Law et M. Edward Carson, le nouveau gouvernement sera comme une synthèse de la vieille Angleterre. Traditions whigs et traditions tories se renforceront pour une grande politique d'action nationale. Rendu plus énergique et plus nerveux par la simplification de ses organes, le ministère Lloyd George sera celui que la Grande-Bretagne attend pour exécuter sa volonté de pousser à fond la guerre. — J. B.

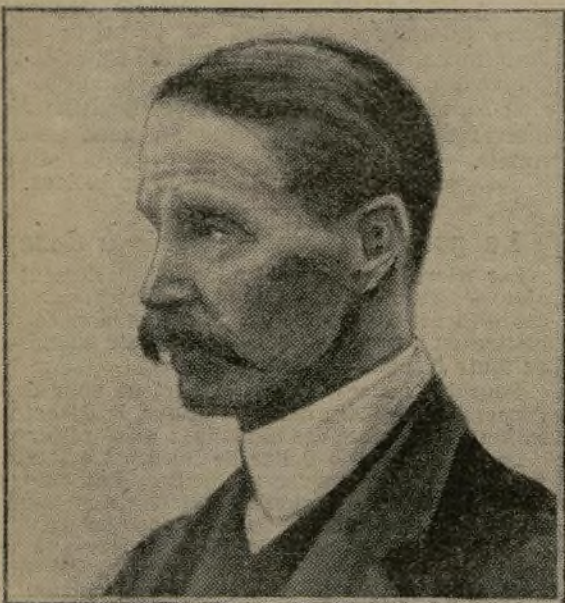
La crise

Trois événements ont marqué les premières phases de la crise ministérielle anglaise. Mardi, une circulaire de la Cour confirmait les démissions précédemment annoncées de MM. Asquith et Lloyd George, ce qui produisait une vive sensation dans les sphères politiques londoniennes. On apprenait peu après que M. Bonar Law, ministre des Colonies, chef du parti unioniste, était chargé par le roi de constituer le nouveau cabinet.

Enfin, dans la soirée d'hier, M. Bonar Law déclinait cette mission et M. Lloyd George était appelé auprès du roi.

Il n'en reste pas moins que M. Bonar Law jouera certainement un rôle dans le nouveau ministère.

D'origine canadienne, fils de clergyman, élevé en



M. BONAR LAW

Ecosse, praticien en affaires, M. Bonar Law représentait successivement au Parlement les circonscriptions de Glasgow (1900), de Blacfrin (1906), de Dulwich (Middlesex, 1906-1911); enfin, de Booth (Lancashire, depuis 1911).

Il était le successeur désigné de Balfour. Il le fut, lorsque les fatigues de l'âge obligèrent le grand chef unioniste à se retirer. M. Asquith ne put se passer de lui lors de la constitution du ministère de concentration de juin 1915.

Le grand effort allemand avait souligné à cette époque la crise des munitions. Un nouveau portefeuille fut créé, celui des munitions, et M. Lloyd George en devint le titulaire, tandis que M. Bonar Law obtenait la collaboration des Dominions à la guerre, en qualité de ministre des Colonies. Ce fut là sa grande tâche. On la doit juger d'après les résultats obtenus, qui furent immenses.

Les partis ne comptaient plus au Parlement. Mais, au printemps de cette année, l'établissement des comités de guerre, dont sir Edward Carson fut l'inspirateur, sembla faire dominer les tendances unionistes au sein du cabinet. M. Bonar Law s'appliqua toutefois à arrondir les angles. On ne lui connaît en Angleterre aucun ennemi personnel.

L'opinion

D'après le *Daily Express*, M. Lloyd George et M. Bonar Law sont parfaitement d'accord sur la nécessité de former un gouvernement national en dehors de toute considération politique :

M. Lloyd George, qui n'a d'autre but que de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire et d'arriver au succès le plus rapidement possible, est naturellement tout prêt à seconder les efforts de M. Bonar Law. Sir Edward Carson ferait évidemment partie de la nouvelle combinaison ministérielle ; on sait qu'il a toujours soutenu la politique énergique de M. Lloyd George et de M. Bonar Law.

On affirme d'ailleurs que sir Herbert Samuel, actuellement secrétaire d'Etat à l'Intérieur, sera nommé ministre des Finances, et que M. Montagu restera au ministère des Munitions.

Le *Daily Chronicle* écrit d'autre part :

La participation de sir Edward Carson au nouveau cabinet fera faire un grand pas à la solution de la question irlandaise. On sait qu'un projet a été préparé depuis longtemps précisément pour le cas où sir Edward Carson deviendrait ministre. Le programme du leader irlandais comporte en effet la reconnaissance de l'autonomie et l'instauration du régime parlementaire en Irlande. Cette réforme ne pourrait cependant être réalisée qu'à la condition que le parti nationaliste acceptât le principe de la conscription générale.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 6 Décembre (857^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Nuit sans incident. Rien à signaler.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, lutte d'artillerie assez active de part et d'autre **DANS LA REGION DE BOUCHAVESNES**.

EN CHAMPAGNE, notre artillerie a pris sous son feu et dispersé un détachement ennemi **AU NORD-EST DE FONTAINE-EN-DORMOIS**.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, les Allemands, après une intense préparation d'artillerie, ont attaqué, à 15 heures 30, un saillant de nos lignes sur les pentes Est de la cote 304. Accueilli par un feu violent de nos mitrailleuses, l'ennemi n'a pu prendre pied que dans quelques éléments avancés.

Communiqués britanniques

10 HEURES 25.

Rien à signaler au cours de la nuit, en dehors d'un bombardement ennemi intense dans le secteur de l'ANCRE.

21 HEURES 20.

Un coup de main a été exécuté avec succès ce matin contre les tranchées ennemies **AU SUD-EST DE NEUVILLE-SAINT-VAAST**. Deux raids allemands ont échoué en nous permettant de faire un certain nombre de prisonniers **A L'OUEST DE BEAURAINS** et **AU NORD-EST DE ROCLINCOURT**. Sur le reste du front, aucun événement important à signaler, en dehors d'un violent bombardement ennemi **VERS EAUCOURT-L'ABBAYE** et **LA FERME DU MOUQUET**, ainsi que dans le secteur **AU NORD DE L'ANCRE**.

Communiqué belge

Dans la soirée et au cours de la nuit, lutte à coups de bombes **DANS LA REGION DE DIXMUDE**. L'artillerie a été assez active de part et d'autre sur le front de l'Yser.

Communiqué de l'armée d'Orient

5 décembre.

Au cours de la journée du 5, les troupes franco-serbes ont réalisé de nouveaux progrès **AU NORD DE PARALOVO** et fait 125 prisonniers.

Lutte violente d'artillerie dans la région **AU NORD DE MONASTIR**.

COMMUNIQUÉ SERBE

5 décembre.

Hier, nous avons développé notre succès dans la région **AU NORD DE GRUNIZTA ET DE BOUDIMIRCI** et enlevé de nouvelles positions puissamment fortifiées, où nous avons capturé deux obusiers allemands. L'ennemi est repoussé vers le nord.

Sur le terrain conquis, nous avons trouvé un grand nombre de cadavres, parmi lesquels celui du commandant du 21^e régiment.

LA GUERRE AERIENNE

L'adjudant Dorme abat son 17^e avion, et le maréchal des logis Viallet son 7^e

Il se confirme que l'adjudant Dorme a abattu, le 4 décembre, son dix-septième avion ennemi. L'appareil est tombé à six cents mètres de Mons-en-Chaussée (sud-est de Péronne).

Le même jour, le maréchal des logis Viallet a descendu son septième avion, qui est tombé à sept cents mètres à l'est de Beugny (région d'Arras).

Raid d'aviateurs anglais sur la Belgique.

AMSTERDAM, 6 décembre. — Trois aviateurs anglais ont survolé, hier, le centre de la Belgique. Ils ont jeté des bombes sur les points d'embranchement de chemins de fer et sur des ouvrages militaires près de Bruxelles.

L'artillerie allemande a tiré sur eux, mais elle n'a pu les atteindre.

LE RECENSEMENT DE LA CLASSE 18

En raison de la promulgation de la loi du 1^{er} décembre relative à la formation de la classe 1918, la préfecture de la Seine vient d'inviter les maires de Paris et des communes suburbaines du département à recevoir dès à présent les inscriptions des jeunes gens à recenser.

Les bureaux militaires resteront à cet effet ouverts les dimanches 10 et 17 courant, de 9 heures à midi.

Manœuvres allemandes

Nos adversaires sont pressés de tirer parti de leurs succès en Roumanie.

Le kaiser ordonnait, au lendemain des succès de l'Arges, que les cloches fussent sonnées en Allemagne « à toute volée », à l'occasion de la « nouvelle victoire ».

Que sera-ce après la prise de Bucarest? Il n'est pas douteux que l'Allemagne, désireuse de profiter de victoires peut-être sans lendemain, va faire un nouvel effort pour les monnayer immédiatement. Elle va donc reprendre avec plus d'ardeur que jamais la campagne qu'elle mène auprès des neutres pour leur persuader qu'ils doivent intervenir en faveur de la paix.

On en trouve mille indices dans la presse d'outre-Rhin, et voici un passage significatif de la *Gazette de Voss* :

Nous sentons tous aujourd'hui que les événements des dernières semaines nous ont considérablement rapprochés de la fin de la guerre. Nous éprouverions une déception si nous caressions l'espoir de voir se réaliser nos rêves avant le troisième Noël de guerre. Mais un fait subsiste qui nous permet de célébrer Noël cette année plus joyeusement que jamais. Nos victoires militaires ont créé une situation politique qui nous donne une liberté d'action et de négociation telle que nous ne saurions la désirer plus grande, une situation incomparable si nous gardons la conscience de notre force et si nous conservons notre sang-froid.

Mais les nouveaux efforts de l'Allemagne n'ont pas plus de succès que les précédents.

Les déclarations de M. Trépoil à la Douma et de M. Borelli à la Chambre italienne les ont par avance condamnés à rester vains. La crise anglaise est le témoignage d'une résolution indomptable. Et les neutres, qui ne s'y trompent pas, n'ont pas l'air disposés à des démarches qu'ils savent inutiles, et qui, d'ailleurs, ne les tentent pas.

Qu'on lise plutôt ces lignes publiées récemment par le *World* de New-York :

« La manière dont le chancelier parle de la « liberté des mers » est vague ; irritante est sa prétention de placer l'Allemagne à la tête de tout mouvement international qui puisse avoir chance de réussir ; fatigantes ses affirmations répétées que l'Allemagne n'est pas responsable de la guerre, et absurde la façon dont il en conçoit la fin. »

LA GUERRE SOUS-MARINE

D'hier à aujourd'hui le Lloyd signale les torpillages :

Du vapeur britannique *Palacina* (coulé) ;

Du vapeur russe *Pabas* (coulé) ;

Du vapeur norvégien *Harald* (non confirmé).

Le bateau *Tom* a rencontré en mer les équipages d'un bateau grec et d'un bateau hollandais, réfugiés sur des canots.

BILBAO, 6 décembre. — L'équipage du bateau *Uribarte*, coulé par un sous-marin allemand, vient d'arriver à Bilbao.

L'*Uribarte* était un navire de 2.000 tonnes.

Les hommes du sous-marin montèrent à bord et déposèrent des bombes, tandis que l'équipage se réfugiait dans les canots.

L'équipage fut recueilli par un torpilleur français.

Le naufrage du Pio-IX

LAS-PALMAS, 6 décembre. — Le paquebot *Buenos-Ayres* annonce par radiotélégramme que, se trouvant à 300 milles de Las-Palmas, sur la route de Cadix, il s'est porté au secours du vapeur espagnol *Pio-IX*, qui était sur le point de couler par suite de la tempête.

Le *Buenos-Ayres* a recueilli onze hommes de l'équipage du *Pio-IX*.

Le *Pio-IX* a sombré à une heure du matin. Le lendemain on n'a pas retrouvé d'épaves.

Un vapeur français a sauvé six marins.

Trente-neuf matelots du *Pio-IX* ont disparu.

BANQUE DE FRANCE

Les versements d'or et les souscriptions aux Bons de la Défense Nationale sont reçus par la Banque de France à Paris, tous les jours non fériés : à son siège central, 39, rue Croix-des-Petits-Champs ; 39, à l'Annexe de la place Vendôme ; 34, rue de Turenne, (3^e) ; 2, carrefour de la Croix-Rouge, (6^e) ; 129, rue Lafayette, (10^e) ; 35, boulevard Voltaire, (11^e) ; 81, avenue Jean-Jaurès, (19^e) ; le lundi, 26, rue de la Glacière, (13^e) ; le mardi, 11, rue Jacquemont, (17^e) ; le mercredi, 84, avenue de la Muette, (17^e) ; le jeudi, 2, rue Gounod, (17^e) ; le vendredi, 24-26, rue de Lyon, (12^e) ; le samedi, 340, rue des Pyrénées, (20^e).

EVIAN Goutteux **CACHAT**
Eau de Régime par excellence

Il n'est plus prudent de rester à Athènes

Les colonies française et alliées évacuent la ville, où règne un désordre inquiétant.

ATHÈNES, 6 décembre. — Durant les journées d'hier et d'avant-hier, toute la colonie française a été évacuée d'Athènes. Il en est de même des colonies des autres puissances de l'Entente. Les ministres de ces puissances ont veillé à assurer le départ de leurs nationaux.

Les nationaux étrangers remplissent les hôtels du Pirée; quelques-uns d'entre eux se sont réfugiés à bord des bâtiments stationnés dans la rade. L'anxiété règne à Athènes.

On continue à effectuer des arrestations parmi les vénizélistes et à perquisitionner dans leurs maisons.

Les journaux libéraux ne paraissent plus. Des barrages sont établis dans les rues, qui sont gardées par de forts contingents royalistes.

Par des enrôlements volontaires, les « réservistes » viennent en assez grand nombre grossir les rangs des troupes régulières grecques.

Les ministres alliés sont encore à Athènes. Il n'y a de conversations d'aucune sorte échangées entre eux et le ministère grec.

Dans plusieurs villes de province se sont produits des mouvements antivénizélistes, généralement encouragés par les autorités grecques.

A Janina, les officiers de la garnison, aidés par une trentaine de réservistes, ont opéré des arrestations parmi les libéraux et mis au pillage les bureaux et les ateliers des journaux vénizélistes.

A Larissa, des excès analogues ont été commis.

LES DEPORTATIONS

L'Allemagne n'accepte pas qu'on la rappelle à l'humanité

On mande de Rotterdam au *Times* que le gouvernement de La Haye, à la suite des démarches qu'il a faites en faveur des Belges déportés, a reçu de Berlin une réponse équivalant à ce conseil : « Occupez-vous de vos affaires ! »

« Cette réponse, ajoute la dépêche, n'est pas de nature à être communiquée par le gouvernement hollandais à la Chambre des députés à l'expiration du laps de temps pendant lequel réponse doit être donnée à la demande de renseignements écrite. La discussion diplomatique continue donc. »

D'autre part, un télégramme de Rome nous apporte quelques indications sur les motifs qui poussent le pape à prononcer l'allocution que nous avons reproduite il y a quelques jours. Dans les milieux du Vatican, on considère que cette allocution fut à la fois un acte de courage et un acte de devoir.

« On en sera certainement très mécontent à Berlin et à Vienne, déclare-t-on, mais les hommes des gouvernements des empires centraux n'ignorent point qu'avant de prononcer un jugement public le pape avait fait auprès d'eux de nombreuses démarches afin de les pousser à modifier leurs méthodes barbares de guerre. Sur la question des déportations, notamment, il avait fait parvenir, par la voie confidentielle, à M. de Bethmann-Hollweg des protestations énergiques, mais le chancelier, d'accord en cela avec le baron Burian, ne crut pas devoir tenir compte des observations formulées par Benoît XV et dénia au Saint-Siège le droit de s'occuper de la guerre. »

« L'allocution du pape serait donc l'aboutissant d'une longue et inutile action diplomatique pour la défense du droit. »

Nouveaux remaniements à l'Amirauté anglaise

LONDRES, 6 décembre. — La *Gazette de Londres* annonce certaines modifications dans le bureau de l'Amirauté.

L'amiral sir Cecil Burney remplace le vice-amiral sir Somers de Cough-Calthorpe comme second lord à la mer.

Le capitaine Halsey remplace le commodore Lambert comme quatrième lord.



AMIRAL SIR CECIL BURNEY

La presse souligne l'importance de ces nominations. Les deux nouveaux lords étaient tous deux aides de camp de l'amiral Jellicoe.

L'amiral sir Cecil Burney, en effet, commandait en second la flotte, outre la première escadre de bataille qu'il dirigea avec une habileté consommée au cours de la bataille du Jutland. Sir Burney est chargé du personnel de la flotte.

Le capitaine Lionel Halsey, originaire de la



CAPITAINE LIONEL HALSEY

Nouvelle-Zélande, a participé également à la bataille du Jutland, comme capitaine de la flotte, commandant le croiseur *New-Zealand*, dans le combat naval d'Héligoland et du Dogger-Bank.

Il aura à s'occuper du service des transports et du ravitaillement de la flotte en charbons et munitions.

Propos d'un inconnu QUE D'ÉGARDS...

En 1909, un jeune horloger vient s'établir dans le quartier Montparnasse : il loue une petite boutique et un appartement; il se dit Suisse, et il épouse une Française. Personne ne se méfie de ce garçon travailleur et ponctuel qui, en trois ou quatre ans, se crée une assez jolie clientèle.

La guerre de 1914 éclate. Notre Suisse raconte à qui veut l'entendre qu'il va s'engager à la légion étrangère. Sa femme, qui a l'air un peu gêné, dit qu'elle va s'engager comme infirmière. L'homme et la femme partent; tout le monde se dit : « Quel brave garçon que ce Suisse qui est parti rejoindre son régiment ! » Mais trois jours après il revient : comme les aventures de sa boutique sont levées, on s'aperçoit qu'elle est presque vide... Puis il repart et, cette fois, pour de bon. Quinze jours après on apprend qu'il était Boche et qu'on l'a interné dans un camp.

C'est alors que commença une charmante petite comédie judiciaire et légale. De graves personnages, qui avaient des serviettes sous le bras, vinrent pour apposer les scellés. On mit « les biens » du petit espion — ou c'est tout comme — sous séquestre.

Le propriétaire cria qu'il lui était désagréable de garder vides un appartement et une boutique, alors qu'il n'y avait aucune raison de conserver intacts les trois vieilles pendules et les quatre ressorts de montre qui s'y trouvaient. Mais le séquestre ne l'entend pas de cette oreille. Le Boche dans un camp de concentration est un sacro-saint personnage; la loi est formelle : les scellés sont apposés, le propriétaire n'a même pas le droit de loger des réfugiés dans ces locaux. Ce propriétaire français, qui a été trompé par un individu cachant sa nationalité d'Allemand, ne se trouve nullement le maître de sa propriété. Il a beau faire valoir que certains de ses locataires mobilisés ne peuvent le payer et qu'on pourrait bien tout de même lui permettre de se rattraper un peu en louant sa boutique et son appartement; on lui répond : « Non ! » Il faut la croix et la bannière ! il faut un jugement; il faut je ne sais quoi. La guerre dure depuis vingt-neuf mois : elle n'est pas finie, et le Boche attend sans doute, avec candeur, le moment heureux où il pourra venir épousseter son petit intérieur... Il a mis à l'abri tout ce qui était de quelque valeur.

C'est là, en petit, un exemple assez typique de ce qui se passe en grand. Il est très beau d'être juste, il est très beau de pratiquer une légalité sans passion, mais je ne sais pas si cette justice et si cette légalité font l'affaire des Français.

Supposez qu'au lieu d'une boutique et d'un petit appartement du quartier Montparnasse, il s'agisse d'un vaste local et de marchandises considérables... Comme le scandale serait plus visible, on s'arrangerait sans doute pour hâter la mise en disponibilité de ce local. Dieu merci ! nous avons vu certains caravansérails boches changés en hôpitaux à Paris et ailleurs. Mais que de petits cas non moins intéressants, et dont les affaires se règlent moins vite, et vont à vau l'eau !

La vraie justice et la légalité de guerre veulent que les intérêts français passent avant toutes considérations : je serais curieux de savoir quels sont les droits d'un propriétaire berlinois, en ce moment, à l'égard des Français. Il est aisé de le deviner.

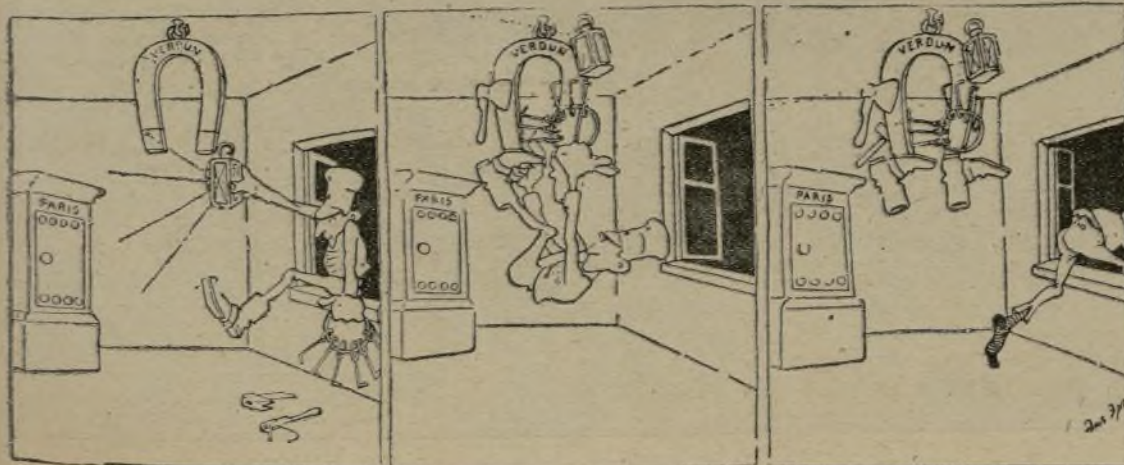
L'inconnu.

TOUTE FEMME PEUT RAJEUNIR SON TEINT

Des expériences et des recherches ont prouvé que la beauté du teint réside dans le derme ou la vraie peau qui, chez les enfants, est recouverte d'une peau transparente à travers laquelle le teint rose et délicat paraît dans toute sa splendeur. Comme les années s'écoulent la vraie peau reste la même, mais les petites cellules qui forment l'épiderme s'épaississent, durcissent et ne tombent pas quand elles sont mortes, de sorte que l'épiderme devient terne et ridé et dissimule complètement le joli teint qui existe encore sous la peau. On ne peut le découvrir qu'en enlevant ces petites cellules mortes de l'épiderme. Le savon, l'eau et les crèmes de toilette font disparaître un petit nombre de cellules les moins tenaces, mais les couches compactes de tissu mort ne peuvent être enlevées qu'au moyen d'un dissolvant inoffensif qui semble posséder la remarquable propriété de détacher peu à peu toutes les cellules mortes qui masquaient le teint et détruisaient sa beauté. Toutes les femmes doivent se procurer de la Ciro Aseptine, l'appliquer chaque soir sur leur visage et, lorsqu'elles se laveront, le lendemain matin, une grande partie de la peau morte disparaîtra. Continuez ce traitement régulièrement et vous remarquerez l'amélioration merveilleuse de votre peau et de votre teint.

LE "TIP" remplace le Beurre
CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (155 le 1/2 kg.)

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION



LE VOLEUR ET L'AIMANT

(Histoire sans paroles, dédiée au Kronprinz, par notre confrère Louhomoré, de Pétrograd.)

La mobilisation civile en Allemagne, par HAUTOT



— ... Alors nous, les plus valides, on nous envoie sur le front !

L'armée noire des Belges opérant dans l'Est-Africain



Les troupes indigènes dites Askaris, opérant dans les ex-possessiones allemandes de l'Est-Africain, sont recrutées par les Belges dans diverses tribus congolaises. Ce sont des hommes d'une magnifique allure et d'excellents combattants. Ils sont commandés par des officiers européens, avec lesquels ils ont accompli déjà de belles prouesses. Ils portent l'uniforme kaki et le fez avec couvre-nuque.

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE EN MOLDAVIE ET EN VALACHIE

Un succès russe dans la vallée du Trotus. -- Les troupes autrichiennes à Ploesci.

PÉTROGRAD, 6 décembre (communiqué du grand état-major). — **FRONT OCCIDENTAL.** — Au sud-est de Pomorie-Jany, dans la région du village de Konisekha, nos éclaireurs ont attaqué des postes de campagne ennemis et ont fait des prisonniers. Des reconnaissances réussies de nos éclaireurs ont été faites sur la rivière Bystriza, dans la région du village de Stary-Lisek.

Dans les Carpathes boisées, nos troupes ont occupé une hauteur à trois verstes au sud d'Iablonitsa, mais, par suite du feu violent de l'artillerie ennemie, elles ont été obligées de l'évacuer.

FRONT DU CAUCASE. — Il n'est rien survenu d'important.

FRONT DE ROUMANIE. — Sur la frontière de Transylvanie, dans les vallées des rivières Trotus, Soutla, Tchébiniache, Ussa et Doftiany, les combats continuent.

En Valachie, l'ennemi a continué ses attaques et a obtenu quelques succès dans la direction Zergowistea-Ploesci et dans la région Gokanesti, sur le chemin de fer Titu-Bucarest, où, par suite de l'enfoncement de leur front, les Roumains ont été contraints de se replier.

Sur les autres parties du front, les attaques ennemies ont été repoussées.

La situation d'après les dépêches allemandes

GENÈVE, 6 décembre. — Les dépêches officielles de Berlin annoncent cet après-midi qu'il n'y a rien à signaler qu'une lutte d'artillerie dans la région de la Somme.

Sur le front oriental, l'artillerie russe a violemment bombardé les positions ennemies de Narayouka.

Le communiqué italien

ROME, 6 décembre. — Commandement suprême : **DANS LA ZONE DU HAUT ASTIGO**, l'activité des deux artilleries s'est poursuivie au cours de la journée d'hier. Des groupes ennemis qui avaient essayé d'approcher nos positions de Svatolari, ont été promptement repoussés.

SUR LE FRONT DE GIULIE, le duel d'artillerie et de bombardement a été plus intense sur la ligne de Gorizia à la mer.

UNE DÉCLARATION DE M. BOSELLI

« La paix ne doit pas être discutée. »

ROME, 6 décembre. — A la fin de la séance d'aujourd'hui, à la Chambre, M. Boselli a demandé le renvoi à six mois de la motion socialiste relative à la paix.

La paix, a déclaré le président du Conseil, ne doit pas être discutée : elle ne peut être obtenue que par la victoire, qui donnera à l'Italie les terres et la mer qui sont nécessaires à son existence.

La paix séparée est impossible; nous sommes attachés à nos alliés, non seulement par des signatures, mais par des liens moraux.

De longues acclamations ont salué les paroles de M. Boselli.

Explosion dans une usine de munitions en Angleterre

LONDRES, 6 décembre. — Le ministère des Munitions a le regret d'annoncer qu'une explosion s'est produite, hier soir, dans une manufacture nationale du nord de l'Angleterre.

Suivant les rapports reçus, 26 hommes ont été tués et environ 30 blessés.

Grâce aux mesures qui ont été immédiatement prises, les dommages causés aux usines sont légers. (Le Matin.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Les instituteurs allemands ne seront plus envoyés au front. Il y en avait eu 10.499 tués au 1^{er} octobre 1916.

Dans les Carpathes boisées, les Russes ont attaqué au nord du col des Tartares.

Dans la vallée du Trotus, l'état-major allemand avoue un recul en ces termes :

« La forte pression russe contre notre ligne avancée a été conduite sur notre deuxième position préparée d'avance et située à peu de distance en arrière. »

Au nord du col d'Ostoy, les Allemands se seraient, au contraire, emparés d'un point d'appui russe et de 60 prisonniers.

Dans la vallée de Bazka, au sud-est du bassin de Kezdivasahely, un coup de main aurait permis aux troupes allemandes et austro-hongroises de s'emparer d'une partie importante de la position roumaine et de capturer 80 hommes.

En ce qui concerne les armées de Mackensen, la 9^e armée aurait continué son avance et se serait rapprochée de la voie ferrée Bucarest-Campina. Sulaia aurait été prise dans la soirée après un combat, par les troupes austro-hongroises.

L'armée du Danube, de son côté, aurait nettoyé les localités que les Roumains occupaient sur la rive sud de l'Arges et s'avanceraient sur Bucarest.

Au sud-ouest de la Valachie, les troupes austro-hongroises et allemandes, sous les ordres du colonel von Szivo, ont attaqué les forces roumaines sur l'Olt et leur auraient coupé le chemin sur la rive orientale de la rivière. 1.600 Roumains seraient tombés entre leurs mains en cet endroit. Pour la même journée, du 5 décembre, les Allemands annoncent encore 4.400 autres prisonniers; ils prétendent également avoir trouvé des stocks de blé.

Les Autrichiens à Ploesci

GENÈVE, 6 décembre. — On annonce de Vienne que les Autrichiens ont pris Ploesci.

Le guet-apens d'Athènes raconté par un témoin

LONDRES, 6 décembre. — Le Daily Telegraph publie le récit que son correspondant à Athènes, M. G.-J. Stevens donne des événements survenus à Athènes les 1^{er} et 2 décembre.

« Les premières hostilités éclatèrent dans la partie méridionale de la ville, où un détachement français occupait le dépôt de Roufos.

« Les Grecs recommencèrent vendredi qu'ils avaient été les premiers à tirer, expliquant qu'un de leurs officiers avait perdu la tête. Leurs journaux ont essayé depuis de démontrer que les premiers coups de feu étaient venus des Alliés, ce qui est absolument faux.

« Le conflit gagna ensuite l'est de la ville. Les Grecs ouvrirent soudainement un feu meurtrier sur le bâtiment du Zappeion avec deux mitrailleuses postées dans un petit bois sur la colline du Stade à seulement 400 mètres de distance, pendant que l'amiral du Fournel et plusieurs officiers se tenaient sur le perron du bâtiment principal.

« J'arrivai peu après au Zappeion, où je suis resté pendant que l'attaque continuait. Sur l'arrière, les troupes grecques continuaient à tirer, cachées dans les jardins du palais royal, si bien que le bâtiment était criblé de toutes parts.

« C'est alors que nos marins, au nombre de 250 environ, vinrent renforcer les 150 Français qui s'y trouvaient cantonnés depuis un mois.

Quand une trêve intervint, les forces anglo-françaises du Zappeion étaient assiégées de toutes parts et avaient, ou à se rendre, ou à se frayer un chemin par la force. Cette humiliation ou ce désastre furent épargnés, grâce à la flotte, qui se mit à envoyer des obus sur la ville, vers 5 heures du soir : 4 obus tombèrent près du Palais-Royal, l'un d'eux endommageant les cuisines royales et rappelant au roi Constantin que les faibles contingents que ses troupes s'efforçaient d'ancrer n'étaient pas la seule arme de défense dont disposaient les alliés.

« C'est un bateau de guerre français qui tira, et avec une merveilleuse précision, car aucun de ses projectiles ne tomba sur les bâtiments de la ville. Six gros obus et 22 plus petits furent tirés. Pas un civil ne fut atteint. Ils touchèrent juste les objectifs visés. »

La crise anglaise

L'acceptation de M. Lloyd George est officielle.

LONDRES, 6 décembre 20 h. 50. — On annonce officiellement ce soir que M. Bonar Law a définitivement décliné l'offre de constituer le ministère.

A la requête du souverain, M. Lloyd George a accepté la tâche de constituer le nouveau ministère. (Le Matin.)

Un discours de lord Derby. — La nécessité d'un comité de guerre.

LONDRES, 6 décembre. — Lord Derby a prononcé cet après-midi, à l'Aldwych Club, un discours au cours duquel il a déclaré :

« Mon intention était de vous parler de l'administration de l'armée, mais les événements politiques qui se sont déroulés depuis quarante-huit heures me font penser que je ferais bien de profiter de cette occasion pour exposer mes idées sur la situation.

« Je suis entré dans le gouvernement il y a quelques mois, dans une position subalterne, au ministère de la Guerre, où j'avais été attaché précédemment. J'espérais, dans ce poste, être libéré de toute politique et pouvoir rendre quelques services dans la seule direction où je pouvais espérer être utile.

« Je me trouve maintenant entraîné — certes sans l'avoir cherché — dans une crise politique où s'échangent toutes sortes d'accusations, d'intrigues et de déloyauté. En ce qui me concerne, je répudie toute accusation de ce genre. Il est temps cependant d'exposer au pays la réalité des faits.

« Dans mon poste, j'avais assez à faire pour ne pas me mêler à tout autre travail dans le gouvernement qui ne concernait pas directement mon département, mais il devint évident bientôt que, surtout dans la question des effectifs, le gouvernement n'avait aucune emprise sérieuse sur la situation telle qu'elle existe aujourd'hui.

« Ce qu'il faut, c'est un comité restreint qui soit en mesure de prendre rapidement une décision sur n'importe quelle question et qui ait le pouvoir de faire exécuter par les départements intéressés les décisions ainsi adoptées.

« Lorsque M. Lloyd George me demanda de m'associer à lui pour soumettre au premier ministre une proposition en vue d'améliorer l'état de choses existant, j'estimai que je devais le faire.

« Le comité de la guerre devait être chargé de guerre. Il devait constituer en fait un conseil spécial de la guerre. Ses fonctions devaient consister à examiner avec soin toutes les propositions et arrêter, autant que possible, un plan général d'action. Cette ligne de conduite une fois adoptée, le comité devait y rester fermement attaché et la poursuivre jusqu'au bout.

« La question de la constitution de ce comité se posa alors.

« On proposa de le former d'un très petit nombre de membres. Le premier ministre, dont les fonctions sont si absorbantes qu'il ne pourrait jamais présider ses délibérations, ne serait pas supposé assister à toutes ses séances. Le comité devait siéger toute la journée et tous les jours, si cela était nécessaire. Il sembla donc souhaitable que la présidence de ce comité fut confiée à quelqu'un d'autre que le Premier ministre.

« Je pense donc que vous estimerez avec moi qu'il y a un homme qui, de l'avis de tous, eût été tout désigné pour ce poste. Le Premier ministre aurait pu non seulement assister aux séances du comité, et, dans ces occasions, en prendre la présidence, mais encore il aurait eu un droit de vote sur les propositions du comité.

« Je pensais et je pense encore qu'il eût été possible d'instituer ce comité sans renverser le ministère.

Lord Derby a ensuite rendu un sincère hommage d'admiration et de respect à M. Asquith :

« Ceci n'est pas, a-t-il conclu, une question de parti. Il ne saurait être aujourd'hui question de partis. La seule question est de savoir par quels moyens la guerre peut être le plus efficacement conduite. Il nous faut les meilleurs hommes de tous les partis.

« Jetez les yeux sur la carte. Elle ne vous inspirera pas des sentiments d'extrême satisfaction. Je ne suis pas pessimiste. Je crois fermement à la victoire; mais, pour cela, il nous faut l'unité; l'unité dans l'empire, l'unité avec nos alliés. L'unité nous mènera au but. Je dirai donc à tous, hommes politiques et travailleurs : « Serrez les rangs et en avant pour la guerre ! »

M. Venizelos passe en revue des contingents de l'armée nationale partant pour le front



MR VENIZELOS (X) PASSE EN REVUE LES VOLONTAIRES GRECS

UN BATAILLON DE VOLONTAIRES PARTANT SUR LE FRONT

Au moment où ils vont partir pour se joindre aux effectifs que commande le général Sarrail, des volontaires de l'armée nationale grecque, à Salonique, sont passés en revue par M. Venizelos. On remarquera que ces soldats portent le même casque que nos poilus. Depuis que cette photographie a été prise, ces effectifs ont gagné le front, où ils ont retrouvé les premiers contingents de cette

même armée de volontaires helléniques qui, dès le premier jour, comprenant leur vrai devoir et désireux de se ranger sous la bannière du droit, se sont désolidarisés d'une politique qui — l'expérience des jours l'a prouvé — contredit les aspirations réelles de leur pays et est une insulte à sa glorieuse histoire

LE COMITÉ SECRET

Deux entr'actes en séance publique

La Chambre a tenu hier, durant tout l'après-midi et une partie de la soirée, sa neuvième séance en comité secret. Elle continuera cet après-midi.

On eut, pourtant, pendant quelques instants, l'impression que tout était terminé.

Sur le coup de 8 h. 30 du soir, en effet, les sonneries retentissaient, annonçant la reprise de la séance publique. Aussitôt M. Deschanel, président, proposait de fixer à cet après-midi, quatre heures, la prochaine séance publique.

Il en était ainsi décidé et tout le monde quittait le Palais-Bourbon, quand de nouvelles sonneries rappelaient les députés en séance. Et on décidait alors de reprendre le débat, cet après-midi à deux heures, en comité secret, pour permettre certaines explications de vote. La séance publique sera reprise ensuite.

Plusieurs ordres du jour sont déposés. Les groupes se concerteront ce matin à leur sujet.

CONSEIL GENERAL DE LA SEINE

On se plaint de l'exploitation des tramways de la banlieue parisienne

Se faisant les interprètes de la population de la banlieue, nombreux ont été les conseillers généraux de la Seine qui, au cours de la séance publique d'hier, ont dénoncé à l'administration préfectorale l'exploitation défectueuse de différentes Compagnies de tramways qui assurent le service entre Paris et les communes de la banlieue. Les départs sont irréguliers, le service matinal n'est pas assuré : il en résulte que les ouvriers qui travaillent dans les usines de guerre arrivent en retard. Les Compagnies avaient promis de construire des abris, rien n'a été fait. Les femmes qui travaillent aussi aux munitions sont alors exposées à la pluie, au froid, attendant le tramway pendant trente minutes.

Le secrétaire général de la Préfecture de police a répondu aux orateurs en rappelant que la mobilisation a complètement désorganisé les services publics, et ce n'est que peu à peu qu'ils ont été repris. Le préfet de police a déjà obtenu quelques améliorations. Mais elles ne donnent pas entière satisfaction : les Compagnies rencontrent de grandes difficultés pour se procurer du matériel roulant, et le personnel fait défaut. Néanmoins, l'administration fera des démarches auprès des Compagnies, visées pour que, dans la mesure du possible, elles modifient les conditions de leur exploitation.

TRIBUNAUX

Mutinerie à l'hôpital de la Maison-Blanche

Devant le deuxième conseil de guerre comparaisaient, hier, deux mutilés, André Chanteur, amputé du bras droit, et Louis Léon, amputé de l'avant-bras gauche et ayant de plus subi l'énucléation de l'œil droit. Ces deux braves ont horreur de la discipline, ainsi qu'il résulte des faits qui leur sont reprochés et qui ont eu pour théâtre l'hôpital militaire de la Maison-Blanche, où ils se trouvaient être en instance de réforme.

Le 7 septembre dernier, Chanteur rencontrait, non loin de l'hôpital, le médecin-chef Roulet, qu'il ne salua pas. Le major, interpellant Chanteur, lui en fit le reproche, ce à quoi le mutilé répondit : « Je suis réformé, je suis civil... » Et il acheva sa phrase par une épithète malsonnante.

Le médecin-chef lui infligea une punition. Le lendemain matin, Chanteur ayant refusé de se rendre aux locaux disciplinaires, quatre hommes et un caporal vinrent pour l'appréhender. Chanteur protesta, et ses camarades se groupèrent autour de lui dans une attitude menaçante, sans vouloir rien écouter des paroles des officiers pour les faire rentrer dans le devoir.

Des artilleurs durent être requis pour enlever de force le révolté et le conduire en prison.

Parmi les convalescents et les mutilés, une véritable mutinerie éclata. Les uns brandissant leurs bâtons, les autres leurs béquilles, ils menacèrent de faire un mauvais parti aux artilleurs. Le plus forcené était le mutilé Léon, qui vociférait : « En avant, les gars ! Tapez dans le tas !... »

Enfin, les artilleurs restèrent maîtres de la place, les mutins s'étant bornés à proférer des menaces.

Le capitaine Monteil, commissaire du gouvernement, a requis avec sévérité, non sans regret, dit-il, car les mutilés ont droit à tout notre respect ; mais ils ne doivent pas méconnaître cependant la discipline militaire, non plus que leurs devoirs envers leurs supérieurs.

Le conseil, après plaidoiries de M^{re} Vitau et Edmond Bloch, a condamné Chanteur à un an de prison, et Léon à trois mois d'emprisonnement avec l'application du sursis.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Avant d'aller revoir la dernière partie de la *Course du Flambeau*, permettez-moi de dire encore quelques mots sur le spectacle de mardi soir : *Bajazet* et les *Nouveaux Pauvres*.

Bajazet était représenté pour la troisième fois en douze jours ; chaque artiste a donc pu s'installer dans son personnage et en porter l'exécution à son maximum de puissance. Aussi la salle intéressée, séduite, puis émue jusqu'au fond de l'âme, a rappelé avec chaleur après chaque acte Silvain, Albert Lambert fils et surtout Mmes Weber et Madeleine Roch.

Mlle Colonna Romano a enfin compris ce qu'il y avait d'incorrect dans son attitude ; cette fois, elle a joué Zaire avec conscience, face au public. Je lui signale une erreur : elle ne doit pas s'asseoir pendant l'entretien de Roxane et d'Atalide au troisième acte ; qu'elle se retire dans le fond et écoute debout. Voilà un incident clos. J'ose espérer pour l'honneur de la Maison que nous n'aurons plus à nous élever contre un pareil manque d'égards envers le public.

Les *Nouveaux pauvres* ont ostendu les nerfs des spectateurs surexcités par l'angoissante tragédie de *Bajazet*. Les interprètes de M. Fouson ne le cèdent en rien à ceux de Racine. Féraudy fait songer à un danseur de corde manœuvrant entre deux précipices : une inflexion brutale, un mouvement maladroit, le personnage deviendrait grotesque ou odieux ; Féraudy reste plaisant et sympathique. Le Roy gagne tous les jours de l'audience, parce qu'il pense fortement ; chez lui, l'inflexion est le résultat de l'idée. Il émane un tel charme de toute la personne de Mme Huguette Duflos que, dès son apparition, la salle est conquise. Quant à Mme Suzanne Devoyod, sa création de Mélanie, venant dans la semaine où elle a interprété avec sonnesse et maîtrise Mme Le Périguy, de la *Princesse Georges*, et Arsinoé, du *Misanthrope*, la désignerait parmi les premières à élire au sociétariat, où elle prendrait rang comme double de Mme Pierson, s'il était possible de nommer des sociétaires pendant la guerre. Depuis le cas de M. de Max, vous connaissez mon sentiment sur ce sujet. J'y reviendrai.

Emile Mas.

Les premières. — Samedi soir, à l'Athénée, *Je ne trompe pas mon mari*, la célèbre pièce de MM. Georges Feydeau et René Peter, avec Mme Armande Cassive.

— Lundi prochain, au Théâtre Antoine, première des huit représentations de *Polye*, de M. Paul Claudel.

Au Théâtre des Arts. — Mme Berthe Bady terminant son contrat avec le Théâtre des Arts se voit dans l'obligation d'interrompre en plein triomphe les représentations de *la Frontière*, qui, en attendant la reprise dans un autre théâtre, seront arrêtées irrévocablement le 14 décembre. Il n'y aura donc plus que dix représentations, dont trois matinales, aujourd'hui, dimanche et jeudi prochains, à 14 h. 30.

A l'Apollo. — Les *Maris de Ginette* continuent à faire la joie de tous les spectateurs. Aujourd'hui, matinée et soirée, avec tous les créateurs, et Galipaux et Mariette Sully dans *la Galipette*. Tél. Central 72-21.

Aux Capucines. — Montée avec un soin artistique et interprétée par les artistes les plus aimés du public, *Tambour battant* ! la délicieuse revue, avec le Plumeau, obtient chaque soir le plus franc succès.

Aux Variétés. — *Momme* est assurément la pièce qui réunit toutes les qualités d'un grand succès avec Max Dearly et Jane Renouard en tête de la distribution, et par-dessus toutes ses perfections, celle qui fait que tout le monde peut l'apprécier : *Momme* est honnête.

A Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 30, et en soirée, à 8 h. 30, reprise de la revue à grand spectacle *Ca gaze*, qui revient d'une tournée triomphale. On reverra *la Caricature*, *la Forêt qui tend le*, *le* *Finale des Grenadières*, etc., etc. Mme B. Rasini a engagé le célèbre comique Montel, qui débutera aujourd'hui. Loc. Roquette 30-12.

La tempête dans le Midi

Par suite d'un abaissement subit de la température, le mauvais temps est général dans le bassin méditerranéen. Le froid est très vif, et une violente tempête de neige fondue sévit sur la région. Au large, la mer est démontée. A Marseille, les vagues déferlent par-dessus la grande jetée de la Joliette.

D'autre part, la tempête s'est abattue sur la région de Tautignan (Drôme) et sur les rives de l'Isère, où la couche de neige atteint généralement 40 centimètres, et, par endroits, même 1 mètre. Les trains et les courriers subissent des retards considérables. Les lignes d'énergie électrique sont rompues et l'électricité a fait défaut dans plusieurs usines.

Enfin, de Lyon, de Montauban et de Toulouse, on nous mande que la neige tombe en assez grande abondance.

PETITES EXPOSITIONS

Demain s'ouvrira à la Galerie Jules Gautier, 19, rue de Sèvres, une exposition d'aquarelles, dessins, pastels et croquis pris sur le front : vues de la Somme, de l'Argonne, etc.

On y remarquera des œuvres intéressantes de : Emile Affray, Georges Carré, Marcel Féguide, Flamant, Henry Jourdain, Bernard Naudin, Pierre Vignal et autres.

Cette exposition, appelée à un grand succès, restera ouverte le dimanche.

A l'Association des Concerts Colonne Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, huitième concert (série B), avec le concours de Mlle Alice Daumas, de l'Opéra.

Ecole russe. — Première Symphonie, en mi bémol (A. Borodine) ; Introduction et Allegro ; Scherzo ; Andante ; Finale. *Baba-Yaga*, tableau musical (A. Liadov). — Ecole belge : Automne, poème élégiaque (F. Duranti), première audition. *Rédemption*, air de l'Archange (C. Franck), Mlle Alice Daumas. *Allegro dans le mode doré*. (Desiré Pâque), première audition. — Ecole française : *Wallenstein*, trilogie (V. d'Indy) : I. Le camp de Wallenstein ; II. Max et Thécla ; III. La mort de Wallenstein.

Le concert sera dirigé par M. Camille Chevillard.

Quintette Antoinette Belloc. — Concert, grande salle Gaveau, le 11 décembre, à 2 h. 1/2, avec le concours des maîtres : MM. Théodore Dubois et Paul Vidal ; de Mlle Y. Brohier et Dolores de Silveira, de l'Opéra-Comique ; de Mme Marguerite Morens et de M. Jean Daragon ; de M. Plamondon, de l'Opéra ; de M. Justin Wright, organiste américain. Chœurs à deux voix de femmes. *Quintette en mi bémol* de M. C. Chevillard. Piano : Mme Antoinette Belloc ; violons : Mlle J. Wolff et A. Henri ; alto : Mlle J. Schœnberger ; violoncelle : Mlle Y. Videt.

JEUDI 7 DECE BRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Cinna*, *Riquet à la Houppe*. Hommage à Emile Verhaeren.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Madame Butterfly*, *les Amoureux de Catherine*.

Odéon. — A 2 heures, *le Mercure galant*, *le Mariage forcé*. Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *la Muscotte*.

Même spectacle que le soir : Apollo, Th. Antoine, 2 h. ; Th. des Arts, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35 ; Châtelet, 2 h. ; Cluny, 2 h. 45 ; Gymnase, Th. Michel, Nouveautés, Porte-Saint-Martin, Palais-Royal, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Scala, 2 h. 45 ; Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Patric*.

Comédie-Française. — A 8 heures, *Blanchette*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Aphrodite*.

Odéon. — A 8 heures, *le Carnaval des enfants*, *Un Client sérieux*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — Samedi, *Je ne trompe pas mon mari*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve*.

Capucines (Gut. 55-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; *le Plumeau* ; *Pant pant ! pant ou rideau* !.

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche. Jeudi et dimanche matinée : *les Exploits d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All Right*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *l'Égaré ou les Loisirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*. (Galipaux, Mariette Sully).

Th. des Arts. — Tous les soirs, à 8 h. 30, *la Frontière*, de M. Lucio d'Ambrà (Mme Berthe Bady).

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *la Dame aux camélias*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.

Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *les Saltimbanques*.

Scala. — A 8 heures, *la Danse de chez Martin*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Momme* (Max Dearly, Jane Renouard).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. et 8 h., *l'Aiglon*, *la Belle aux cheveux d'or*. Si vous ne l'aimez pas. Location 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *L'Enfant prodigue*, *le Masque aux*, *les Blanchés*, 4^e épisode ; *la Perle de Rigadin*. Les actualités militaires au Vardar et à Verdun.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure* ! — Roquette 30-12.

Olympia (Gut. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Vingt vedettes et attractions.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 8 décembre, à 2 h. 1/2 : la Renaissance physique, conférence par M. Edouard Herriot, sénateur du Rhône, maire de Lyon.

FORCE SANTÉ



Le VIN de VIAL

Par son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

est le plus puissant des fortifiants. Il convient aux convalescents, Vieillardes, femmes, enfants et toutes personnes délicates et débiles.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XXIII

LA DÉCISION

salons du Secrétariat des Conserves et Boissons.
Boutiques; chevaux de bois; toupie hollandaise; tir;
épauettes; têtes de Turcs; jeux de massacre, etc., etc.

NOTRE FILS EDGAR (uniforme d'un bleu exquis, car-
chière. Air belliqueux et satisfait. Il s'installe
gamment à la caisse de la pâtisserie). — Ouf!
voilà!... J'avais la frousse d'être en retard!...

LA PETITE D'EGlantine. — Vous y êtes!... Il y a
d'une demi-heure que nous vendons...

NOTRE FILS EDGAR. — Je vois que je ne suis pas
seul en retard... Mlle Liette n'est pas arrivée non
plus...

LA PETITE D'EGlantine. — Liette!... il y a beau-
coup qu'elle trotte partout...

NOTRE FILS EDGAR. — ?... ?... ?...

ALICE. — Elle a préféré vendre dans les salles...
Ici, elle se balade avec une bannette de gâteaux
accrochée au cou...

NOTRE FILS EDGAR (saisi). — Ah!... Et vous croyez
que je vais rester dans cette boîte comme une
mouche ?...

LA PETITE D'EGlantine (sèchement). — Non seu-
lement je le crois, mais j'y compte...

NOTRE FILS EDGAR. — Laissez-moi au moins aller
prendre un mot à ma mère ?... (Il sort brusquement.)

ALICE. — Il est vexé comme un dindon!... (Elle rit.)

M^{me} MONTBARD (qui est préposée à la toupie Hol-
landaise à Notre fils Edgar qui arrive en courant).
Qu'est-ce qui te prend ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Il me prend que nous som-
mes roulés, parbleu!...

M^{me} MONTBARD. — Mais qu'est-ce qu'il y a ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Il y a que la petite Noyelle
n'est pas au camp...

M^{me} MONTBARD. — Oh!... Avec qui ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Comment, avec qui ?... (Il
se frotte les épaules.) Je ne te dis pas qu'elle s'est fait
lever... Mais il paraît qu'elle vend des gâteaux
dans les salles avec une petite bannette... pour ne
pas être avec moi...

M^{me} MONTBARD. — Oh!... qui est-ce qui te dit que
tu ne pourrais pas être avec toi ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Ah! non!... pour avoir l'œil
échoué, tu n'en crains pas... Hier, je n'étais pas là,
je devais vendre à la boutique... Aujourd'hui, j'y
suis, et elle se trotte...

M^{me} MONTBARD. — Dans tous les cas, tu ne vas
pas renoncer ainsi sans avoir tâté le terrain... (Elle
garde Notre fils Edgar avec admiration.) Il faut
prendre beaucoup de toi-même!...

NOTRE FILS EDGAR. — Zut!...

M. MONTBARD. (Il s'approche, l'air béat.) — Eh
bien ?... ça marche-t-il, mon garçon ?...

M^{me} MONTBARD. — Ah! tu tombes bien!... Notre
garçon est en train de jeter le manche après la poi-
gnée...

M. MONTBARD. (Il rectifie.) — Co...
M^{me} MONTBARD (avec impétuosité). — Qu'est-ce
que tu dis encore ?...

M. MONTBARD. — Je dis co... parce que tu disais
co... (Mme Montbard le regarde, ahurie.) On doit
dire : « Il ne faut pas jeter le manche après la co-
ignée... »

M^{me} MONTBARD. — Ah! mais tu nous embêtes, à
deux, avec tes proverbes!...

M. MONTBARD. — !... !... !...

M. DES RAMIERS. (Il affecte de tomber en admi-
ration devant Notre fils Edgar.) — Oh! le bel uni-
forme tout neuf!... On voit bien qu'il ne revient pas
au front, celui-là!...

NOTRE FILS EDGAR (gêné). — Mais...

M. DES RAMIERS. (Il tourne autour de Notre fils
Edgar.) — Et il est d'un bleu qui va à l'âme!... (A la
belle madame Treille.) Est-ce qu'il a un nom, ce
garçon ?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — C'est du bleu Nil...
C'est un peu plus vert et plus tendre que le bleu ho-
londais... (A Notre fils Edgar.) Est-ce qu'il l'est d'or-
dinaire ?...

NOTRE FILS EDGAR (sans répondre, bas à Mme
Montbard, qu'il entraîne à quelques pas.) — Ecoute,
Maman... Dis à la mère Réaumur de demander aux
Noyelles leur décision...

M^{me} MONTBARD. — J'irai la voir demain...

NOTRE FILS EDGAR. — Il ne s'agit pas de demain...
Je veux savoir à quoi m'en tenir, moi!...

M^{me} MONTBARD (effarée). — Comment, tu veux
savoir, ici, tout de suite...

NOTRE FILS EDGAR (péremptoire). — Ici... tout de
suite... (Mme Montbard se dirige vers la baronne de
Réaumur d'un air résigné.)

FOLLIGNY. (Il aperçoit Notre fils Edgar.) —
Matin!... Ben, la pâtisserie doit être fière de son
caissier!... Quel joli uniforme!...

NOTRE FILS EDGAR (embêté). — C'est un uniforme
comme les autres!...

FOLLIGNY. — Ah! mais non!... Celui-là est cou-
leur du temps... comme la robe de Peau d'Ane elle-
même... Ça serait vraiment dommage de le conduire
au feu... ou de le trainer dans la boue des tranchées...

LIETTE NOYELLE (à Jacques Paillart). — Vous ne
m'achetez pas un gâteau ?...

JACQUES. — Si... tous les gâteaux que vous vou-
drez... (Il la regarde et prend un gâteau, au hasard,
dans la bannette enrubannée.)

LIETTE. — Vous ne choisissez pas ?...

JACQUES. — Non... ça m'est égal... je ne vais pas
le manger...

LIETTE. — Alors, qu'est-ce que vous allez en
faire ?...

JACQUES (distrain). — Rien... C'est, d'ailleurs, sans
intérêt...

LIETTE. — Comment, sans intérêt ?... Vous n'allez
pas le poser sur un fauteuil... ni l'abandon-
ner dans l'espace... (Elle rit.)

JACQUES. (Il tient maladroitement son gâteau.) —
Evidemment, non...

LIETTE. — Le serrez pas comme ça!... C'est un
éclair... Vous voyez bien que la crème sort!...

JACQUES (sans cesser de regarder Liette). — Sort-
elle ?...

LIETTE. — Comment, si elle sort!... Ben, vous
en avez de bonnes!... Regardez vos doigts... (Elle rit.)

JACQUES. — Ah!... tiens!... oui... (Empêtré de
l'éclair dans sa main droite, et de la canne sur la-
quelle il s'appuie de la main gauche.) Je vais m'es-
suyer les doigts...

LIETTE. — A quoi ?... A la robe d'une dame ?... (Elle
lui donne son mouchoir et lui enlève l'éclair.) Heu-
reusement, vous m'avez... sans ça... (Elle rit.)

JACQUES. — Oui, mais comme je ne vous aurai
plus...

LIETTE. — Parce que ?...

JACQUES. — Parce que je pars demain...

LIETTE. — Je sais... Vous ne m'aurez plus de-
main... mais après... plus tard... (Elle sourit.) Quand
vous reviendrez...

JACQUES. — Quand je reviendrai... si je reviens...
Dieu sait où vous serez!...

LIETTE. — Et moi aussi, je le sais...

JACQUES. — Ah!... (Inquiet) Où...

LIETTE. — Chez mes parents... comme une petite
fille bien sage...

JACQUES. — A moins que vous ne soyez mariée...

LIETTE. — Mariée!... Oh! je ne serai pas encore
mariée quand vous reviendrez...

JACQUES (bouleversé). — Qu'est-ce que vous en
savez ?...

LIETTE. — Voilà M'man qui me fait signe de rap-
pliquer...

JACQUES (navré). — Déjà!... Je vous ai si peu vue
pendant ce congé de convalescence... qui a pourtant
été si long...

LIETTE. — Vous me reverrez... soyez tranquille...

JACQUES. — Ah! non!... je ne suis pas tranquille!...

LIETTE. — Ben, alors, c'est que vous aimez à vous
tourmenter pour rien... A tout à l'heure...

JACQUES. — Je vais partir...

LIETTE. — Tout à l'heure... attendez-moi... (Elle
court vers Mme Noyelle.) Tu m'appelles, M'man...

M^{me} NOYELLE. — Oui... ma petite Liette... Bien
que ce ne soit guère le moment... (Elle hésite.) Qu'est-
ce que je dois dire à Mme de Réaumur ?...

LIETTE. — Qu'elle me dégoûte...

M^{me} NOYELLE. — Ma petite fille, ne disons pas de
bêtises... Tu comprends très bien ce que je te de-
mande... attendu que tu sais, à présent, de quelle com-
mission Mme de Réaumur s'est chargée... Les Mont-
bard demandent à connaître ta décision... Leur fils
veut absolument la savoir avant de retourner au
front...

LIETTE. — Au front ?... Oh! M'man!... tu sais aussi
bien que moi qu'il n'y est jamais allé...

M^{me} NOYELLE. — Là n'est pas la question... Avant
de retourner... là où il va... ce garçon veut être fixé...
C'est assez naturel, en somme...

LIETTE. —

M^{me} NOYELLE. — Je ne vais pas recommencer à
te faire valoir les avantages de ce mariage... Une
famille de la vieille bourgeoisie... un jeune homme
bien élevé... bien portant...

LIETTE. — Brave... (Elle rit.)

M^{me} NOYELLE. — Une fortune magnifique... Je
sais bien que tu es assez riche pour deux... et même
pour quatre... aussi n'est-ce pas la fortune qui nous
intéresse dans cette affaire...

LIETTE. — Affaire... tu vois, c'est une affaire!... Je
ne te fais pas dire...

M^{me} NOYELLE. — Tu exagères... N'empêche que
je tiens à te répéter aussi que nous voulons avant
tout te voir heureuse... et que, pour rien au monde,
nous ne te pousserions à faire un mariage qui ne
serait pas de ton goût...

LIETTE. — A la bonne heure!...

M^{me} NOYELLE. — Seulement, ma petite Chérie,
réfléchis bien...

LIETTE. — Je vais réfléchir...

M^{me} NOYELLE. — Mais c'est que j'ai promis la ré-
ponse tout à l'heure...

LIETTE. — Ben, je te la donnerai tout à l'heure
aussi... (Elle quitte sa mère. Notre fils Edgar l'ar-
rête.)

NOTRE FILS EDGAR. — Mademoiselle Liette... je
voudrais vous parler ?...

LIETTE. — Comme ça se trouve!... Moi aussi...

NOTRE FILS EDGAR. — Pour vous demander si...
si vous agréiez ma demande ?...

LIETTE. — Elle me flatte... mais je ne peux pas
l'agréer, comme vous dites...

NOTRE FILS EDGAR. — Mais, Mademoiselle... réflé-
chissez...

LIETTE. — C'est fait... Vous devriez vous félici-
ter de ne pas être affligé d'une femme comme moi...
je vous ferais une vie impossible...

NOTRE FILS EDGAR. — Je vous en défierais bien...

LIETTE. — J'ai horreur des poitrons, moi!... Je
m'ingénierais à vous effrayer... je me cacherais der-
rière les portes pour vous faire peur... je m'embus-
querais pour vous flanquer une pile quand vous ren-
triez le soir... Chacun son tour...

NOTRE FILS EDGAR. — Son tour de quoi ?...

LIETTE. — De s'embusquer...

NOTRE FILS EDGAR (interloqué). — (Liette
s'éloigne en riant.) Mademoiselle!...

M. DES RAMIERS. (Il fredonne.) « Mademoiselle !...
écoutez-moi donc ?... »

LIETTE. (Elle marche vers Jacques Paillart. A ce
moment, Mmes Noyelle, Montbard, La Vallée d'Auge,
de Rayche, la belle madame Treille, la baronne de
Réaumur, Folligny, le général Paillart, etc., etc.,
sont à goûter à la pâtisserie.) — M'man!... (Mme
Noyelle s'avance, un peu inquiète.) Je t'ai promis
de réfléchir et de prendre une décision tout de suite...
Ben, je t'ai prise... (Elle prend le bras de Jac-
ques.) Je me décide à épouser Jacques... après avoir
beaucoup réfléchi... Je veux que l'on sache... sans qu'il
soit nécessaire de le dire... que mon mari n'est pas un
embusqué... Je veux aussi l'aimer... Jacques n'a plus
qu'une jambe... et je l'aime... Mon programme est
rempli...

FOLLIGNY (à Liette). — Bravo! petite Liette!...

M^{me} NOYELLE (à Liette). — Embrasse-moi ?...

M. DES RAMIERS (ravi). — Patatras!... (A Notre
fils Edgar, qui se dirige vers les petits jeux.) Passez
pas auprès du tir!... C'est dangereux!... Une balle
perdue est si vite arrivée...

FIN

Gyp.

Après la série "Les Flanchards"

que nous terminons aujourd'hui
et qui a obtenu tant de succès

Gyp va commencer jeudi pro-
chain, 14 décembre, dans
EXCELSIOR, une nouvelle série

"Les Profitards"

Tout le monde voudra lire le jeudi,
dans **EXCELSIOR**, cette nouvelle
série si spirituelle et si mordante

de

AM

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



LE NEZ

On se rappelle la phrase fameuse de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, la face du monde eût été changée ».

Certes, il n'y a pas une Française qui ait la présomption d'attribuer à son nez, quelle que soit sa perfection, un tel pouvoir. Et cependant les femmes en général attachent une très grande importance à cette partie de leur visage. Je n'en veux pour preuves que les nombreuses lettres que je reçois de mes chères lectrices d'Excelsior, sans compter les exemples que je pourrais collectionner autour de moi.

Ainsi, je connais une jeune fille vraiment charmante et qui, tout simplement, a le nez un peu fort. Eh bien, toutes les fois qu'elle sert avec sa mère et qu'elle voit des gens examiner avec intérêt ses grands yeux, ses joues fines et rondes, savez-vous ce qu'elle dit et sur quel ton désespéré : — Oh! maman, on regarde mon nez!

Mais aussi triste qu'il soit de ne pouvoir consoler un jeune être, il n'y a malheureusement rien à faire pour ce cas-là, le nez étant la partie du visage qui se modifie le plus difficilement. Maintenant, n'est-on vraiment pas jolie quand le nez n'est pas très bien dessiné? Toute la question est là.

« Mon nez n'est peut-être pas parfait comme forme, disait la Grande Mademoiselle, mais il n'a pas l'air bête. »

C'est beaucoup, à mon avis, un nez qui n'a pas l'air bête. Car la certitude qu'il exprime quelque chose, qu'il complète l'expression d'une physiologie, le fait « porter » avec plus d'assurance. Si l'on se dit, par exemple, qu'un nez un peu fort est autoritaire, olympien, majestueux, noble, on n'en ressent plus l'embarras. On l'accepte, avec ses défauts et ses qualités, et, surtout, on ne songe pas à s'en faire un motif de souci.

D'ailleurs, ce n'est pas tant la forme du nez qu'on apprécie le plus, mais sa coloration, sa carnation, la finesse de son épiderme. Ses deux principales qualités sont, si j'ose dire, le calme et la pâleur. Il n'y a rien de tel qu'un nez congestionné



pour exciter la raillerie. Mais, dans ce cas, nous sommes mieux armées pour nous défendre. Et je serai trop heureuse si, en suivant mes conseils, nos aimables correspondantes

Savent se faire un nez qui ne rougit jamais.

La toilette du nez doit être faite tous les matins, aussi bien que celle des cheveux et des dents. Elle consiste en des aspirations d'eau tiède, sur-

tout si l'on a le nez mince et, par conséquent, les canaux un peu étroits.

On additionne de quelques gouttes d'eau de Cologne ou de l'eau de toilette préférée l'eau tiède que l'on a versée dans une petite coupe ou une tasse. On y plonge le nez et l'on aspire des deux narines assez fortement pour que l'eau soit rendue par la bouche.

On fait cette petite opération deux ou trois fois de suite, et, les premiers jours, elle semble très désagréable, mais l'on s'y habitue très vite.

Le nez est fait et doit servir pour respirer. Il y a cependant pas mal de gens qui croient qu'on n'a un nez rien que pour se moucher.

Or, il faut se moucher le moins possible, afin de ne pas relâcher la membrane pituitaire qui, fatiguée, devient excessivement fragile et prédispose aux rhumes de cerveau, qui sont si désastreux pour les jolis nez.

Mais si, par le fait de se moucher trop souvent, on a provoqué de l'inflammation, il faut avoir recours immédiatement aux lavages antiseptiques ou, mieux encore, aux injections d'eau tiède et d'eucalyptus.

La rougeur du nez est occasionnée presque toujours par des affections qui se tiennent dans les cavités nasales, et elle indique généralement une gêne dans la circulation. Les personnes sujettes aux rhumes de cerveau, à la fièvre des foins, ont « le nez bouché » parce que le sang s'est accumulé à l'extrémité du lobule.

Il faut alors s'attaquer directement à son nez et faire un traitement local. Il consiste à s'humecter le nez à l'aide d'un peu d'ouate hydrophile avec l'une ou l'autre des deux lotions suivantes :



Cinq grammes de borax en poudre, cinq grammes d'eau de Cologne, soixante-quinze grammes d'eau distillée.

ou : six grammes de borax en poudre, soixante grammes d'eau de roses, soixante grammes d'eau de fleurs d'oranger.

En outre, le matin, on se lavera le nez avec de l'eau aussi chaude qu'on pourra la supporter.

Quand le nez est envahi par des réseaux ou des ramifications qu'on ne doit confier qu'à une main expérimentée.

Mais la congestion la rougeur, les points noirs, la peau luisante ne sont souvent causés que par un mauvais fonctionnement du foie et de l'estomac. Il faut donc surveiller religieusement son régime.

Madeleine de R...

RAPPELEZ-VOUS

Il ne faut pas confondre la Crème Simon, à la glycérine, avec les produits similaires sans glycérine qui, en vieillissant, seulement de quelques semaines, se dessèchent dans les pots qui sont alors à moitié vides.

Correspondance

Mme R. T. — Vous trouverez du tissu imperméable en pièce dans tous les grands magasins.

A plusieurs lectrices. — Je vous recommande particulièrement la crème et la poudre de riz de Mme Rambaud ; ces produits sont composés d'après les derniers progrès de la science, ils laissent loin derrière eux tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Crème : 2 fr. 50 et 4 fr. ; poudre : 3 fr. et 5 fr., rue Saint-Florentin, 8, Paris.

Lbuse. — J'ai une recette pour ces nettoyages-là. Mais elle est trop longue pour vous la donner ici. Envoyez-moi un adresse particulière.

Toute femme doit connaître la Crème de Beauté Dalyb. Trois qualités : le N° 1 convient à tous les épidermes ; le N° 2, aux peaux sèches ; le N° 3, aux peaux grasses. Notice gratis, donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb. Service L., 20, rue Godot-de-Mauroy.

Amabilité. — Ce n'est guère l'endroit de parler philosophie. Toutefois, je pense que les personnes heureuses sont celles qui se sont résignées une fois pour toutes à la médiocrité de la vie et qui travaillent. Le travail, quel qu'il soit, est une source renouvelée de joie profonde si on le fait avec goût.

MODES ET CHIFFONS



Décembre est toujours un mois calme dans la couture. Les seules commandes habituelles en cette saison sont des robes du soir, et comme celles-ci, sauf quelques toilettes de petit diner, extrêmement simples et le plus souvent noires, sont momentanément sorties de notre garde-robe, c'est la morte-saison complète chez tous les couturiers ! Quelques-uns font des expositions au profit de telle ou telle œuvre, et les bibelots ou les objets féminins faits par les blessés ou les veuves vont très bien se vendre pour les cadeaux de Noël. Les expositions d'étranges dans les grands magasins sont plus discrètes et plus modestes qu'autrefois ; les sommes importantes qu'on dépensait pour des jouets très coûteux sont, dans beaucoup de familles, versées au budget charité, et nos enfants s'amusent tout aussi bien d'un joujou plus modeste. Aux Arts Décoratifs, une exposition de jouets français intéresse les petits... et les grands : poupées et animaux en étoffe, jouets en bois ou en laine, il y a là de quoi faire rêver nos marmots et de quoi remplacer avantageusement les jouets boches.

Bien que très simples, on voit quelques femmes bien habillées : robes, manteaux et chapeaux sombres, ces derniers à peine garnis et complétés d'une voilette du même ton. Celle-ci est devenue d'une fantaisie assez large ; mais, plus une femme élégante porte la voilette ramagée et brodée de blanc en laine, acier ou soie. C'est extrêmement commun, et si l'on veut quelques effets de dessin sur le chapeau, c'est à même qu'il faut les obtenir. Certains chapeaux de ratine ou de velours sans garniture sont entièrement couverts de grosses piqures courant et s'entre-croisant sur tout le tissu. Les piqures sont, du reste, très employées comme ornementation, aussi bien sur les robes que sur les manteaux. On arrive, avec leur secours, à tirer des effets inattendus et à modifier complètement l'aspect du tissu. Sur certains satins, on obtient une impression de matelassé qui donne du corps à l'étoffe et permet de l'employer à faire de longs vêtements très confortables. Le matin, l'on va toujours volontiers faire le footing matinal sur l'avenue du Bois, de l'avenue Malakoff à la Porte-Dauphine. Les manteaux de tissu sont un uniforme depuis qu'il fait froid. Ils sont taillés comme les robes et rappellent la ligne des jupes, c'est-à-dire qu'ils sont le plus souvent coupés droit et non plus en forme et faisant des godets. Les cols sont confortables : on n'exagère point en disant que certaines femmes les portent relevés jusqu'aux pommettes, alors que le chapeau est enfoncé jusqu'aux sourcils ; seuls les yeux s'aperçoivent entre les deux. Les perles et bijoux somptueux ont regagné les écrins et les coffres, et, seules, quelques nouvelles riches, heureuses d'un luxe tout neuf, en sont parées. Sur la blouse à laquelle s'assortit volontiers la doublure du manteau, on remplace le collier par un ruban de moire retenant une plaque de cristal gravé et taillé, ou un pendentif qu'une discrète incrustation de petites pierres irise à peine.

Très bijoux de guerre également certains colliers de perles de cristal faits par les blessés : il en est de vraiment jolis. D'autres en perles de Venise, en ambre, en jade, mélangés à du ruban ou de la passementerie, mettent aussi une note agréable sur la blouse la plus simple. En jais également, on fait de jolis motifs : colliers et plaques de corsage ou de ceinture. Les sacs et les manches de parapluie, entièrement en perles de jais, sont recherchés pour le deuil, qui peut être extrêmement correct, sans pour cela faire fi de toutes les recherches d'élégance discrète.

Jeanne Farmant.

Les mouchoirs sont toujours petits, mais très souvent avec coins arrondis ; on les garnit très peu de dentelle, mais les jours de toute manière, rivière ou point coupé, font une garniture toujours de bon ton.

Grande quantité de Robes, Blouses, Tea gowns soldés à des prix très avantageux, du 6 au 15 décembre. CHRISTIANE, 33, rue St-Augustin, près avenue Opéra.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Robe de satin gris, bordée d'une frange du même ton. Blouse de tulle brodé d'acier. — 2. Manteau de velours de laine châtaigne, brodé de chenille. — 3. Robe de velours gris soutaché et brodé de laine, chapeau de poiluchon gris. — 4. Manteau à pèlerine en satin noir, garni de grosses piqûres bleu vif. Tricorne de velours noir. — 5. Manteau de bure havane, garni de skungs. — 6. Mantelet et manchon de peluche brodée de laine, bordé de renard. — 7. Un groupe de sacs et manches de parapluie à la mode. — 8. Toque de panne noire garnie de héron. — 9. Grand chapeau de feutre tête de nègre, cerclé de chinchilla. Col de chinchilla.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi, Saint Ambroise; demain, fête de l'Immaculée Conception.
— A 2 heures : Vente de charité au bénéfice de l'Œuvre des hôpitaux militaires (15, place Vendôme). — Vente de charité au profit des Artistes et des pauvres de Montmartre (14, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts).

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi Alphonse XIII est arrivé à Montréal, venant de Séville.

INFORMATIONS

— M. Maurice Sarraut, sénateur de l'Aude, directeur de la Dépêche de Toulouse, lieutenant à l'état-major de la 1^{re} division d'infanterie, a été cité à l'ordre de l'armée.
— M. Emmanuel Rodocanachi vient de donner sa démission de président de la Société de bienfaisance hellénique de Paris, à titre de protestation contre les événements qui se sont déroulés à Athènes.

BIENFAISANCE

— Demain vendredi, 8 décembre, à cinq heures et demie, en l'église Saint-Louis d'Antin, salut solennel avec quête, au profit de l'hôpital auxiliaire n° 20.
— Mmes Lucy Arbell, de l'Opéra-Comique; Christiane Roussel, MM. Noté et Fontaine, de l'Opéra, prêteront leur gracieux concours à la cérémonie. L'orgue sera tenu par M. Paque.
— Nous rappelons que la vente de charité au profit de l'Œuvre des arts, dont la dévouée présidente est Mme Polipot, aura lieu dimanche 10 et lundi 11 courant, de 2 à 6 heures, à la direction des Beaux-Arts, 3, rue de Valois.

MARIAGES

— En l'église de la Madeleine, à Vendôme, vient d'être béni le mariage du capitaine Migeot, du 25^e bataillon de chasseurs à pied, décoré de la croix de guerre, fils du commandant Migeot, du 7^e spahis de marche, et de Mme née Jonquez, avec Mlle Geneviève Bedoin, fille du capitaine Bedoin, breveté d'état-major, décédé et de Mme, née Duriez de Villedore.
— Dans l'intimité a été célébré, à Notre-Dame de Besançon, le mariage de Mlle Henriette Droz des Villars, fille du lieutenant-colonel du 16^e dragons, au front, avec le lieutenant Chauvin, instructeur à l'Ecole d'application de Fontainebleau, fils du sous-intendant militaire de 1^{re} classe.

NAISSANCES

— La marquise d'Hauterville a donné le jour à une fille : Geneviève.
— Mme A. de Cuniac a mis au monde une fille : Christiane.
— La comtesse Kleczkowska est mère d'un fils : Théodore.
— Mme Perreau de Launay, née Dubois d'Angers, a mis au monde, à Saumur, un fils : Eric.

DEUILS

Morts pour la France :
— EUGÈNE LANDAU, capitaine au 300^e territorial. — GUSTAVE LAFON, sous-lieutenant pilote aviateur, engagé volontaire. — THÉOPHILE LERMIER, sous-lieutenant au 119^e d'infanterie, notaire à Maizières. — MAURICE WARNERY, médecin auxiliaire aux tirailleurs algériens. — PHILIPPE CICERON, adjudant au 229^e d'infanterie. — ALEXANDRE DE BELLAING, maréchal des logis au 85^e d'artillerie lourde. — LE R. P. G. CAILLAUD, aumônier militaire au 1^{er} d'artillerie.
— Nous apprenons la mort : De M. Richard-Vacheron, conseiller général, maire d'Azolette (Rhône), chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-neuf ans. Le défunt, capitaine des mobiles, en garnison à Belfort, tira, le soir du 13 février 1871, le dernier coup de canon de la guerre de 1870, quinze jours après la capitulation de Paris.
— De notre confrère Rouzier-Dorcières, engagé volontaire pour la durée de la guerre, sous-officier aviateur, décédé dans un hôpital de Gap, des suites d'une maladie contractée sur le front.
— De M. Paul Selmersheim, officier de la Légion d'honneur, architecte, inspecteur général des monuments historiques, décédé à soixante-dix-sept ans.
— De M. Anselme Boullé, avoué honoraire, ancien vice-président de la commission administrative des hospices de Rouen, décédé à soixante-seize ans. Son fils est prisonnier de guerre.
— Du duc de Frias, décédé à cinquante et un ans, à Madrid.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 7 DÉCEMBRE 1916

40

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE II

— M. le docteur Pierray dit qu'il faut au moins six bons mois avant qu'il soit sur pied et qu'il n'y a pas de meilleure médication pour lui que la tranquillité.

— Le docteur Pierray a son système; nous, nous avons le nôtre. La médecine allemande, mon ami, est comme la science allemande, unique !... Vos meilleurs docteurs et chirurgiens ne sauraient se mesurer avec un de nos majors...

— C'est possible, madame; en attendant, il faut que mademoiselle consente à ce que vous descendiez son blessé à Sedan, pour que vous le descendiez !

— Son blessé ! répéta la comtesse Littenf avec un ricanement.

Perraud se détournait; il se sentait changer de couleur.

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

FAITS DIVERS

PARIS

Les trous de Paris. — Hier matin, à 6 h. 1/2, rue de Rambuteau, en face les Halles centrales, une excavation s'est soudain produite sur 2 mètres de diamètre et autant de profondeur.

Le service de la voirie a été immédiatement prévenu.

Accidents mortels. — A 10 heures, hier matin, quai d'Orsay, à l'angle du pont Alexandre, un marchand des quatre-saisons, Eugène Séguenot, âgé de cinquante-six ans, demeurant 23, rue Quincampoix, est tombé sous les roues de sa voiture.

Le malheureux a succombé alors qu'on le transportait à l'hôpital Laënnec.

M. Albert Legris, âgé de cinquante-trois ans, demeurant à Argenteuil, a été happé, à l'usine élévatrice des eaux de Gennevilliers, par une bielle de la machine qu'il conduisait.
Il a été horriblement mutilé.

DÉPARTEMENTS

Retour des rapatriés des régions envahies. — GENÈVE. — Trois convois de rapatriés des régions envahies sont arrivés successivement venant des Ardennes, du Nord, de la Marne et de la Meurthe-et-Moselle. Les pauvres gens ont été réconfortés, puis répartis dans les divers hôtels de la ville avant d'être dirigés sur Le Mans et Libourne.

Leur état moral est assez bon. Ils manifestent une joie intense de se trouver libres.



Communiqués

— A la Fédération nationale des Sous-Officiers des Armées de terre et de mer. — Réunion mensuelle du Comité fédéral provisoire, le 10 décembre 1916, à 9 h. 1/2 précises, rue du Faubourg-Saint-Denis, 148.

— La Société des Anciens Militaires de l'Infanterie de Marine et de l'Infanterie coloniale « les Marsouins » se réunira au siège social, 8, rue Beaurepaire, le dimanche 10 décembre 1916, à 4 heures.

— Le Salon des Musiciens français donnera, à la salle des Ingénieurs civils, 19, rue Blanche, le dimanche 10 décembre, à 2 h. 3/4, une grande matinée musicale au profit d'artistes musiciens éprouvés par la guerre.

— Les enfants des disparus bénéficieront des subventions du comité de la Journée des Orphelins, à condition que les disparitions soient attestées par une pièce officielle émanant de l'autorité militaire.

— Le Comité central ardennais organisant pour le 22 décembre une matinée enfantine au Nouveau-Cirque et une distribution de friandises fait un appel à la générosité du public en faveur des petits exilés ardennais. On peut adresser les offrandes au comité, 22, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur
VOLÉS
ET ACTIONNAIRES MALHEUREUX LISEZ
Les Informations Parisiennes.
Envoi grat. d'un spécim. s. dem. au D^r GUFFOND, 5, r. Grange-Batelière, Paris

LES SPORTS

AVIATION

« Les Pertes allemandes ». — Sous ce titre, la Guerre Aérienne publie l'information suivante :

L'ennemi n'avoue qu'avec répugnance ses pertes en aviateurs. Il est bien forcé de reconnaître la mort des champions comme Immelmann, Boelcke, Wintgens, Parschau, Mulzer, mais il passe sous silence celle des pilotes de moindre envergure.

Mais on peut se procurer cependant des renseignements sur les deuils de l'aviation allemande, en consultant les nécrologies dans les journaux. Voici les plus récents :

Le lieutenant Oskar Illing, pilote, et son observateur Hermann Cragt, tués dans un combat aérien ;

Le lieutenant Wilhelm von Rauke ;

Le lieutenant Philipp Cherdron, tué ;

L'observateur lieutenant Zilling ;

Le sous-officier Roder, tué ;

L'aviateur naval Otto Wasserthal ;

Le lieutenant de réserve Josef Schadel ;

L'officier bavarois pilote d'hydravion Willi-Grossmann ;

Le lieutenant de réserve Hans Kopp ;

Le lieutenant Benno Bernels ;

Le capitaine Gunther von Detten ;

Le lieutenant de réserve Sedlmair et son observateur, le sous-officier Gehring ;

Le sous-officier Erlich Finke ;

Le lieutenant Kurt Lauffer ;

Le lieutenant Friedrich Kraft ;

Le lieutenant Joseph Schmidbauer ;

Le lieutenant Hans Kunze.

La Bourse de Paris

DU 6 DÉCEMBRE 1916

Les dispositions du marché ne se sont pas sensiblement modifiées d'hier à aujourd'hui, et c'est la lourdeur qui continue à prévaloir dans la majorité des compartiments. Parmi les exceptions, notons notre 5 0/0, qui finit en légère reprise à 88. Une mention spéciale doit également être décernée aux cuprifères, qui témoignent de grande résistance, le Rio à 1.776, le Boléo à 1.000.

Rien à signaler du côté des établissements de crédit. Grands Chemins français sans grand changement : P.-L.-M. 980, Orléans 1.015. Nouveaux progrès des lignes espagnoles, notamment du Nord-Espagne à 435, des Andalouses à 420. En banque, les industrielles russes sont diversement traitées, Toula et Bakou résistantes, Platine et Maltzoff réalisés.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.70 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 238 ; Pétersbourg, 109 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 86 1/2 ; Barcelone, 625.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disponible, 152 ; cuivre liv. 3 mois, 143 1/2 ; électrolytique, 168 1/2 ; étain comptant, 188 ; étain liv. 3 mois, 189 3/4 ; plomb anglais 30 1/2 ; zinc comptant, 58 1/2 ; argent, l'once 31 gr. 1.036 3/4 d. 1/16.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 49, rue Cadet, Paris — Volunard.

JOUETS

ETRENNES, ARTICLES de CADEAUX
Maroquinerie, Bronzes, Objets d'art.
-AU TRANSATLANTIQUE
33, Bd des Italiens, Paris (m^{re} maison : Clouard, à Lille).

CHAMONIX SPORTS d'HIVER

FRANCE
Saison du 15 Décembre au 1^{er} Mars
Piste de Luges, Patinoire, Ski, Attractions Sportives de nuit
CONCOURS et PRIX
Les HOTELS SONT OUVERTS. — Prix spéciaux pour Familles.
Programme, gratis sur demande. S'adresser : Mairie (Service de la Publicité)

OFFICE MONDIAL de **POLICE PRIVEE**
r. St-Lazare, 55 (Trinité), Paris
dirige par officier supérieur de gendarmerie et par
commissaire spécial hors classe retraités. Recherches,
Missions, Surveillance, etc. Téléphone Trudaine 61-00.

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine

"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES... 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

CREDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 22 Novembre et 5 Décembre 1916

Les obligations désignées ci-après sont rembour-
sables par les Lots suivants :

Commune 3 % 1912...	492.058	100.000 fr.
Commune 2,60 % 1879	902.542	100.000 —
Commune 3 % 1880...	482.346	100.000 —
Commune 3 % 1891...	148.694	100.000 —
Commune 2,60 % 1899	106.976	100.000 —
Foncière 3 % 1909.....	135.678	100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN
OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît
le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros
de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels,
qui attribuent des lots à 5.054 obligations dont 3
sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000,
5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Prix de l'abonnement : 1 fr. par an
à adresser : 49, rue des Capucines, Paris.

SOLDE DE FOURRURES

A la Manufacture de Fourrures, 127, Bd Sébastopol.
Solde annuel avec grand rabais. Vêtements, Collets,
Cravates, Manchons, etc. Ouvert dimanches et fêtes.

F^{me} de **POSTICHES** et **UNIFORMES**
en Gros.
HERMOSA, 24, Boul. de Strasbourg, Paris.
Exécute égal^{ment} commandes particulières au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démolures.

DANS LA TRANCHEE COMME AU CANTONNEMENT

COMME AU DÉPOT

nos héroïques soldats ont besoin
de veiller à la Sécurité
de leurs Voies Respiratoires.

MÈRES, ÉPOUSES, SŒURS

ne les laissez

JAMAIS MANQUER de

PASTILLES VALDA

le plus simple, le plus pratique,
le plus efficace des remèdes,
pour parer aux dangers
du Froid, de l'Humidité,
des Poussières, des Miasmes,
des Microbes

pour COMBATTRE Rhumes,
Maux de Gorge, Laryngites,
Bronchites, Grippe, Influenza,
Asthme, Emphysème, etc.

RECOMMANDEZ-LEUR d'en faire un
USAGE FRÉQUENT

mais ayez bien soin de
ne leur envoyer que les

PASTILLES VALDA

VÉRITABLES

vendues seulement

en BOITES de 1.50

portant le nom

VALDA

Pilules Galton

contre l'OBESITÉ, à base d'Extraits végétaux.

Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé

PRINCIPE NOUVEAU — CURE ÉCONOMIQUE, DONNANT LES MEILLEURS RÉSULTATS.

1^{er} flacon avec instructions 5.25 f^{rs} (contre remboursement 5.50). J. RATIE, ph^{arm}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris

mettre au bord ses deux pattes de devant, puis
fixer son regard de bête humaine sur les yeux, les
grands yeux paraissant sortir d'un long rêve, les
yeux bruns d'André Delleville.

Et voilà que le bras, allongé sur la couverture,
glissa lentement, lentement vers le bord du lit.

La longue main maigre, qui semblait une main
d'ivoire, se posa sur une des grosses pattes velues,
tandis que Bismarck léchait les doigts.

Les yeux bruns, d'où la fièvre avait disparu, se
tournèrent vers la fenêtre où la femme s'accotait,
un coude à l'espagnole, face à Perraud, à deux
pas d'elle, et montrant ainsi, encadrant son profil,
le nimbe ardent de sa chevelure autour de sa coiffe
blanche.

Il passa dans les prunelles sans fièvre quelque
chose de vivant, comme une stupeur.

Puis elles se refermèrent, le bras se rapprocha
du corps.

Bismarck, maintenant sur son derrière, ne
quittait pas de son oeil attentif jusqu'à la fixité le
visage sur lequel devait, par instants, passer un
faible tressaillement...

Un tressaillement répondant sans doute à une
impression morale, à la compréhension intermit-
tente, peut-être complète, de ce qui se disait si
près.

Le ricanement continuait, sans que le garde-
chasse se démontât.

Il considérait, ainsi qu'elle le considérait, l'« es-
pionne ».

Cela, pendant une bonne minute.

— Mon brave, fit celle-ci, ce mot, déshonorant
chez vous, quoique vous ne vous fassiez pas faute
d'en avoir, des espions et des espionnes, est chez
nous tout à fait à l'honneur. Nous avons une or-
ganisation spéciale, de véritables écoles où l'on
n'entre, femmes ou hommes, qu'avec de sérieuses
références... Pour servir la patrie, tous les moyens
sont bons; quiconque, en Allemagne, ne la sert pas,
homme ou femme, à sa façon, est un criminel. Je

connais de hauts personnages qui n'ont pratiqué et
ne pratiquent encore que cela... Des soldats, des
chefs décorés de la croix de fer plus pour les ren-
seignements qu'ils ont fournis que pour leurs faits
d'armes... Mais les diplomates du monde entier...
Vous savez ce que c'est qu'un diplomate, monsieur
Perraud ?

— Oui, madame, un paysan de France peut sa-
voir ce que c'est qu'un diplomate.

— Tous des espions, mon ami, pas autre chose,
à quelque nationalité qu'ils appartiennent... Moi,
comtesse de Litteuf, cousine du baron Schom-
back, je suis la veuve d'un diplomate.

— Ah ! Ah ! le mari d'Amérique que vous ai-
miez tant et qui vous envoyait vos chèques ?

— Il y a dix ans qu'il est mort... Après lui, j'ai
continué son œuvre, pris sa succession, en rap-
portant à l'empereur plus de renseignements qu'il
ne lui en avait jamais donné. La guerre déclai-
rée, je deviens infirmière... Mais je suis fière de
ma vie, monsieur Perraud !

— Je comprends...

— J'aurai contribué au triomphe de l'Allema-
gne, à sa marche en avant, à l'expansion indis-
pensable à son intérêt, à celui de l'humanité...
Vous verrez les usines qui s'élèveront dans vos
campagnes, la richesse qui en découlera... pour...

— Pour le roi de Prusse ?

— Ne plaisantez pas, mon ami...

— Mais je suis votre ennemi... Ne m'appellez
donc pas à chaque instant votre ami !

— Vous le deviendrez... et estimez-vous heu-
reux que moi, comtesse de Litteuf, veuve d'un
diplomate allemand, je vous traite de cette fa-
çon... Estimez-vous-en très heureux, monsieur
Perraud !

La voix prenait un diapason tel, qu'un grogne-
ment, plus prononcé que le premier, vint aux
oreilles des deux interlocuteurs.

CHARBON

Economie de 50 0/0 en le traitant par le
SELDONITE, produit anglais. Not. gratis.
CORNEAU, 87, r. St-Lazare, Paris.

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la
femme proviennent de la mauvaise circu-
lation du sang. Quand le sang circule bien,
tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur,
les reins, la tête, n'étant point conges-
tionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie
dans tout l'organisme, il est nécessaire de
faire usage, à intervalles réguliers, d'un
remède qui agisse à la fois sur le sang,
l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle
est composée de plantes, sans aucun poison
ni produits chimiques, parce qu'elle purifie
le sang, rétablit la circulation et déconges-
tionne les organes.



Exiger ce portrait.

Les mères de famille font
prendre à leurs fillettes la
Jouvence de l'Abbé Soury
pour leur assurer une
bonne formation.

Les dames en prennent
pour éviter les migraines
périodiques, s'assurer des
épisodes régulières et
sans douleur.

Les malades qui souffrent de **Maladies
intérieures, Suites de couches, Pertes
blanches, Règles irrégulières, Métrites,
Fibromes, Hémorragies, Tumeurs,
Cancers**, trouveront la guérison en em-
ployant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent les accidents du
RETOUR d'AGE doivent faire une cure
avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour
aider le sang à se bien placer et éviter les
maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon
toutes Pharmacies; 4 fr. 60 franco. 3 flacons 12 fr.
expédiés franco gare contre mandat-poste adressé
à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratis). 289

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Avis au public

Malgré les difficultés qui résultent des circonstances pour
son service de factage à Paris, la Compagnie d'Orléans fera,
pendant la période de Noël au jour de l'An, tous ses efforts
pour assurer, comme en 1915, dans les conditions aussi
voisines que possible de celles des années normales, le ser-
vice si chargé des livraisons à domicile des colis messa-
gerie et postaux. Toutefois, pour le cas où ses moyens
actuellement limités ne lui permettraient pas de donner com-
plète satisfaction pour tout l'ensemble de ce trafic, elle
donnera la priorité aux livraisons des colis messagerie et
postaux contenant des denrées périssables.

Pour ces denrées périssables, afin d'abréger les délais
occasionnés par les formalités d'octroi, il est recommandé
tout spécialement aux expéditeurs de mentionner très exac-
tement sur leur déclaration d'expédition la nature et la
quantité de marchandises contenues dans les colis. Pour les
autres colis contenant des marchandises non périssables, la
Compagnie croit devoir avertir le public :

1^o De son intérêt, pour obtenir une meilleure livraison,
de faire ses expéditions avant le 15 décembre, ou de les
retarder au delà du 1^{er} janvier ;

2^o Qu'au cas où la Compagnie serait obligée d'en ajourner
la remise à domicile, les destinataires en seront avertis par
lettre, afin de leur permettre, s'ils le désirent, d'en venir
prendre livraison à la gare de Paris-Austerlitz.

Bismarck sentait que cela se gâtait.

L'œil vert, devenu menaçant, se tourna vers
l'animal, toujours sur son derrière, mais dont la
tête, par un mouvement de côté, s'allongeait vers
la femme.

— Que votre chien, dit-elle, ne fasse jamais un
mouvement contre moi : je le fais abattre !

Perraud, qui s'affirmait lui-même si prudent,
sentit bouillonner son sang.

— Madame la comtesse, je vous abattrais aus-
sitôt.

— Vous devenez fou... Vous ne savez pas ce
que ces seules paroles pourraient vous coûter.

— Rien du tout... Moi aussi je suis sous la pro-
tection de vos deux bandits couronnés... Nous voilà
entre quatre-z-yeux, j'en profite... Et puis, vous
savez, je n'ai pas peur de la mort... Je serai vengé...
oui, vengé ! Qu'on touche seulement par vous à
un de mes cheveux... vous y passerez... au mo-
ment où vous vous y attendrez le moins... Je sais
ce que je dis... suffit !

Malgré tout l'empire que cette femme possé-
dait sur elle, elle blêmit...

De colère ou de peur ?

Les deux, peut-être.

Ce paysan — qui savait ce que c'est qu'un di-
plomate — ce vaincu, qui la bravait, et, dans
cette bravade, lui jetait son mépris, parlait
avec une telle assurance que, instinctivement, ses
yeux faisaient le tour de la chambre.

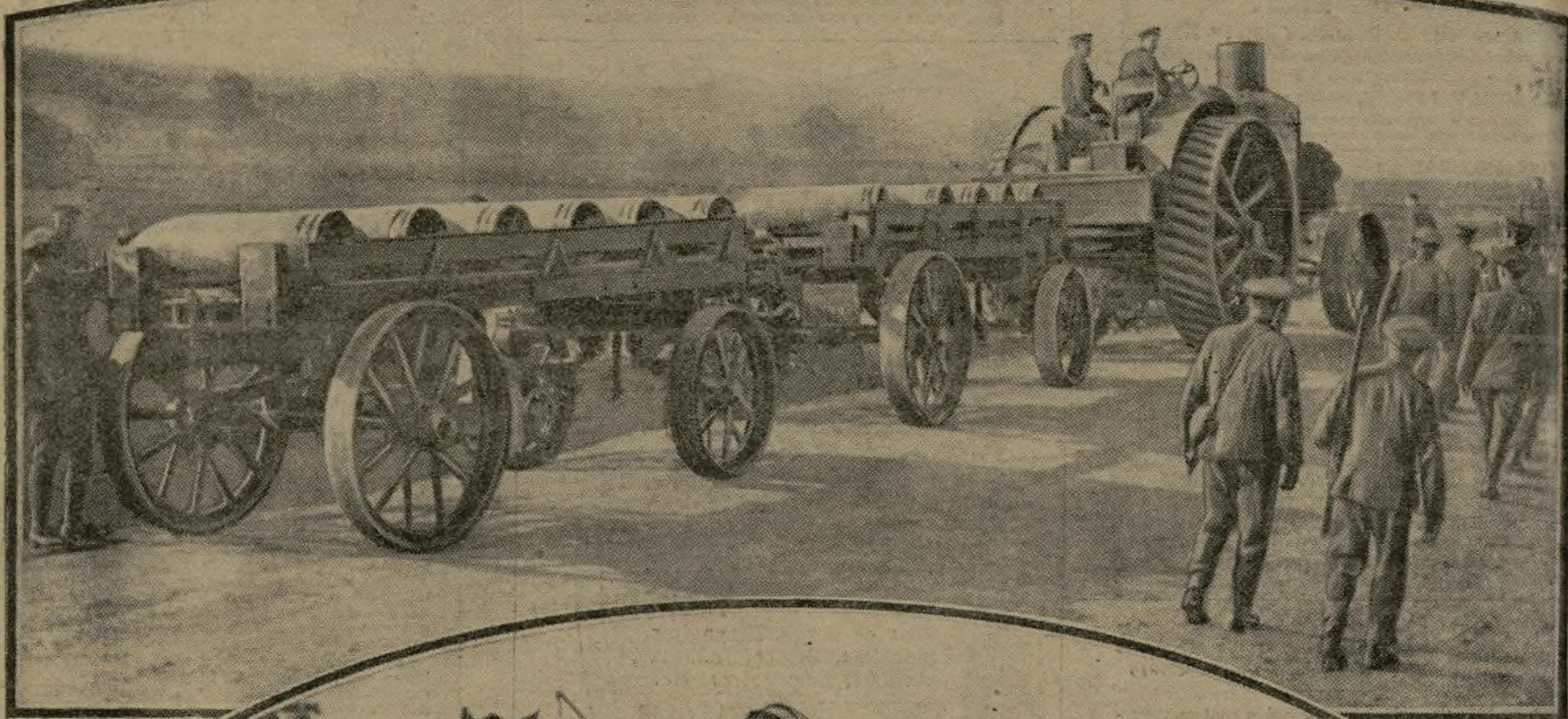
Elle était seule... à sa merci. Le poste ne l'en-
tendrait point; chaque pièce dans ce château pou-
vait receler un drame.

— Et savez-vous si ce n'est pas moi qui vous
ferai fusiller un jour ? reprit-il ; je vous conseil-
lerais même de vous débarrasser de ma personne,
tenez, si vous ne voulez pas m'avoir tôt ou tard
sur votre chemin !

(A suivre.)

L'accroissement constant des forces britanniques sur notre front

TRACTEUR REMORQUANT DES GROS OBUS



ARTILLEURS ALLANT PRENDRE POSITION



CANADIENS REVENANT DES TRANCHÉES CROISENT UN CONVOI DE MULETS TRANSPORTANT DES MUNITIONS

Les effectifs britanniques grossissent de jour en jour sur notre front et, en même temps que l'enthousiasme d'un Lloyd George persuade un peu plus — s'il est possible — nos alliés de la nécessité qu'il y a à pousser le grand effort au maximum, l'esprit de résolution, le désir de la victoire se multiplient dans les rangs de plus en plus fournis où les Anglais, Ecossais, Irlandais, Canadiens, Australiens, Indiens partagent le même idéal.